

folklore

28

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement: 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant à Mademoiselle ROQUES,
Trésorier-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne

ou au : "Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome IV

5^{no} Année — N° 3

SEPTEMBRE 1942

Folklore (5^{me} année - n° 3)

Septembre 1942

SOMMAIRE

FOLKLORE DE MONTSÉGUR

La Revue

Avant-Propos

I. M. JEAN TRICOIRE

La main sculptée de Morency

II. Madame R. TRICOIRE

Magie et Traditions populaires

J. VÉZIAN

— *Les Conjurations dans l'Ariège*

— *La Sorcellerie dans l'Ariège*

Docteur M. CANNAC

La Spoulga de Baïchon

Comptes rendus

HUGUETTE GODIN

Le Congrès de Musicologie populaire occitane

AVANT-PROPOS

Ce Numéro spécial sur le Folklore de Montségur a été entièrement élaboré et dirigé par notre dévouée collaboratrice Madame R. TRICOIRE avec l'aide de son mari Monsieur TRICOIRE. Monsieur VEZIAN a bien voulu, lui aussi, nous prêter son concours éclairé en écrivant deux articles particulièrement intéressants sur les pratiques magiques propres à l'Ariège.

Qu'ils trouvent ici, en notre nom et au nom de nos lecteurs l'assurance de nos plus vifs remerciements,

L'histoire de ce numéro est fort simple. — Tout le monde connaît l'abondante littérature suscitée par les souvenirs de sang et de mort qui se rattachent à la citadelle de Montségur. Les romanciers se sont emparés de ce lieu privilégié, de sa légende, de son histoire. Leur imagination nous en restitue une image romantique sans doute, mais aussi une réalité falsifiée. Trop de gens par suite ont pris pour une vérité historique des récits plus ou moins embellis. Notre secrétaire général Monsieur René NELLI pensait depuis longtemps qu'il importait de recueillir et de publier enfin des documents folkloriques authentiques sur ces lieux qui ont vu se dérouler des événements capitaux de notre histoire méridionale. Après quelques conversations avec le comité directeur, il fut décidé de faire appel à l'inlassable dévouement et à l'érudition avertie de Madame TRICOIRE.

Nous offrons dans ce numéro à nos lecteurs le résultat de son important travail. Dussent les amateurs du pittoresque romantique en éprouver quelque déception, nous croyons cependant que les vrais folkloristes apprécieront comme il convient l'effort de nos collaborateurs et l'intérêt scientifique de ce numéro.

La Revue.

N. B. — Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de la médiocre qualité des reproductions qui illustrent ce numéro. L'impossibilité où nous nous trouvons actuellement de nous procurer du papier couché en est la seule cause.

LA MAIN SCULPTÉE DE MORENCY ⁽¹⁾

Trois de mes anciens élèves, MOLINA, AUDABRAM et KOËSS Laurent eurent la bonne fortune de découvrir la main sculptée qui fait l'objet de la présente communication. Je remercie vivement ces fouilleurs clandestins d'un gisement que j'exploitais, de la probité dont ils ont fait preuve en la circonstance.

La pièce avait été déposée sur une saillie rocheuse et recouverte d'une pierre plate, dans la crevasse d'un roc calcaire situé à une vingtaine de mètres au S-W d'une sépulture sous roche. Cette fissure, assez large pour livrer passage au corps d'un homme fluet, s'ouvre au S et paraît se continuer sous terre; elle est d'un accès facile.

Il s'agit donc d'un dépôt voulu dans une cachette, et non d'un objet venu de la surface et tombé accidentellement en cet endroit.

La sculpture représente une main gauche, humaine, d'adulte, absolument complète, carpe compris, isolée de l'avant bras. Elle est plus grande que nature. L'exécution en est parfaite et tout, des plis digitaux aux lignes de la paume est fidèlement et nettement reproduit.

En examinant la partie du bras au-dessous du poignet, où l'amputation a été censément faite, on remarque qu'il y a là, taillée et polie, une partie amincie en coin très étalé et en biseau [angle de 30°]; cette lame oblique mesure 75 millimètres de largeur, sur 50 millimètres de hauteur et 30 millimètres d'épaisseur maximum. Il est impossible que ceci provienne d'un choc accidentel car il y aurait eu dans ce cas rupture perpendiculaire à l'axe longitudinal du poignet et non cassure oblique « en sifflet » et qui plus est, polie!

C'est là une disposition voulue et calculée pour permettre l'emmanchement de la main. Nous retiendrons donc l'hypothèse de main à usage d'enseigne.

Toutes les phalangettes sont systématiquement amputées; je reviendrai plus loin sur ce fait capital.

La stéatite ayant servi à sculpter cette pièce ne provient pas des carrières de Montferrier ouvertes au flanc nord du Saint-

(1) Communication faite à la « Société Ariégeoise » mais encore inédite.



La main de Morency

Barthélémy (1) ; nous pourrions donc nous trouver en présence d'un objet importé d'origine étrangère et non d'une sculpture indigène de fabrication locale.

Le choix de ce matériau écarte l'hypothèse d'une statue complète dont la main de Morency ne serait qu'un débris. Il faudrait en effet admettre qu'il est possible de tailler dans le talc une statue d'au moins 1^m,90 de taille (2). Cela représenterait en carrière un bloc de dimensions respectables ! Si l'on veut bien observer d'autre part que la stéatite est pétrie de pyrites cuivreuses très dures et difficiles à énucléer, on conviendra que cette matière ne peut servir qu'à l'exécution de petites œuvres. (Je n'ai jamais entendu parler d'ailleurs de statues de talc).

Il est donc à peu près certain que l'artiste n'a voulu sculpter qu'une main.

Disons qu'il a parfaitement réussi et que son œuvre présente des caractères artistiques de haute envergure. Mais en y regardant de plus près, la sculpture n'en est pas moins d'aspect très primitif; lorsqu'on la voit de dos, notamment, on ne peut se défendre d'une impression de « mastoc » devant ces doigts boudinés sommairement séparés par un sillon rectiligne; cette impression est encore renforcée par l'aplatissement anormal de la partie dorsale. Il semble que le sculpteur ait apporté tous ses soins à la face palmaire qui est d'une galbe et d'un modelé admirables; quoi qu'il en soit, nous sommes loin des œuvres de la statuaire asiatique ou greco-romaine.

Les plis digitaux sont nets; aussi bien ceux qui séparent les doigts du métacarpe que ceux qui séparent les phalanges des phalanges. Leur examen révèle quelques particularités tout à fait intéressantes surtout en ce qui concerne le petit doigt.

Les plis qui limitent la racine de l'index et de l'annulaire sont normalement placés; par contre, celui qui limite la racine du médus est trop bas par rapport à ses 2 voisins (il devrait être au-dessus et non au même niveau).

La disposition de l'auriculaire est surprenante; elle montre que la 1^{re} phalange du petit doigt est beaucoup plus longue toutes proportions gardées sur la sculpture que sur la main

(1) M. Savary, contre-maître aux usines de talc de Montferrier, m'a apporté plusieurs échantillons de stéatite de ces carrières; blancs ou verdâtres ils diffèrent totalement de la stéatite qui a servi à sculpter la main.

M. Savary n'a pas hésité à affirmer que ce talc ne pouvait provenir de Montferrier.

(2) En supposant que la phalangette absente du médus mesurait 25^{mm} de long [ce qui est au-dessous de la réalité], la main aurait une longueur totale de 215^{mm}; ce qui donnerait, d'après Skatz une taille de :

215 × 9

= 1^m,93, à la statue complète. [Taille possible pour les Dolichocéphales de l'âge du Cuivre].

moderne. En effet : examinez votre propre main gauche (1) par sa face palmaire en tenant les doigts bien allongés et serrés ; vous y verrez que, dans le petit doigt, le pli séparant la phalange de la phalangine, vient sensiblement au même niveau que celui

(1) Ces observations sont en général valables pour la main droite à condition :

1° que le sujet ne soit pas gaucher ;

2° que la main droite ne soit pas déformée par un travail manuel.

TABLEAU DES MENSURATIONS

Poids de la main : 183⁵ grammes.

Volume de la main : 625^{cm³}.

Densité de la stéatite : 2,936.

I. - La main et les doigts.

	en mm.
Longueur maximum (Du pli du poignet à l'extrémité amputée du médius)	190
Largeur maximum (Paume à la racine du pouce)	103
Épaisseur maximum (Eminence Thénar).....	45

II. - La paume seule.

Longueur maximum (Du pli du poignet aux plis métacarpiens).	120
Largeur maximum (De bord à bord à la racine du pouce).....	103

III. - Les cinq doigts.

(Face palmaire)

Longueur totale (en mm.) <i>(des plis métacarpiens aux extrémités amputées)</i>		Largeur totale (en mm.) <i>(A la base et au pli métacarpien)</i>		Longueur des Premières phalanges métacarpiennes <i>(de pli à pli)</i>		Longueur des phalanges des phalanges <i>(2^{es} phalanges) (de pli à pli)</i>	
	en mm.		en mm.		en mm.		en mm.
Pouce ...	25	Pouce	35	Pouce (amputée)	»	Pouce (amputée)	»
Index.....	69	Index.....	28	Index. ...	30	Index.....	30
Médius... 73		Médius... 25		Médius... 3		Médius	40
Annulaire.. 80		Annulaire.. 22		Annulaire.. 32		Annulaire..	32
Auriculaire 80		Auriculaire 22		Auriculaire 32		Auriculaire	29

INDICE ANATOMIQUE — En admettant que la phalange amputée du médius mesure 25 mm. ceci donnerait 215 mm de longueur totale pour la main, d'où un indice anatomique de $\frac{103 \times 100}{215} = 47.90$ (Cet indice reste au-dessus de 45 pour l'homme et au-dessous de 45 pour la femme). M. BAUDOUIN.

qui, dans l'annulaire, sépare la phalangine de la phalange; or, sur la sculpture, ce pli est remonté 1 cm trop haut (presque au niveau de la moitié de la phalangine de l'annulaire).

Toujours dans votre propre main, vous verrez dans l'auriculaire le pli séparant la phalangine de la phalange, sensiblement au même niveau que celui de la racine de l'index : or, nous constatons sur la sculpture que ce pli est également remonté d'au moins 1 cm !

Il en résulte que le petit doigt diffère par une disposition anatomique particulière du métacarpe, de celui de nos mains actuelles : il est notablement plus long. Je ne pense pas qu'il faille voir là une anomalie accidentelle et exceptionnelle, un cas pathologique particulier. Je ne crois pas non plus qu'il s'agisse d'une malfaçon, d'une maladresse d'artiste : la main est parfaite dans ses autres parties et l'on ne pourrait s'expliquer ce défaut de technique affectant seul le petit doigt.

J'ai recherché dans des collections iconographiques les représentations de mains de l'antiquité à nos jours; je n'ai trouvé d'équivalentes à la main de Morency que les mains égyptiennes (surtout vues par la face dorsale). Durant les périodes grecque et romaine, rien de semblable; là, les proportions sont parfaites. Les sculptures de l'époque romane montrent aux chapiteaux de nos églises des mains aux doigts désespérément longs; ceci est pure maladresse de l'artiste et elle se manifeste non seulement dans le modelé de la main, mais dans celui des bras et des pieds gigantesques, des nez disproportionnés. Nous retrouvons ces caractères dans les peintures médiévales; ils ont disparu à la Renaissance.

Je m'excuse d'insister sur ce détail particulier de l'anatomie du petit doigt; il le faut, car c'est un fait capital prouvant qu'au cours des âges, notre main s'est affinée : l'auriculaire s'est raccourci en quelques milliers d'années.

Dès lors une conclusion s'impose : la main de Morency, de par sa disposition anatomique, peut remonter à l'époque pré-historique.

Il me faudrait être plus versé que je ne le suis dans la chiromancie, pour tirer de l'étude des lignes de la paume tout l'enseignement qu'elles comportent. Nous retiendrons simplement ce souci de l'artiste de parachever son œuvre jusque dans ses moindres détails.

La ligne de vie (pli d'opposition du pouce) me paraît normale et complète; elle contourne exactement l'éminence thénar. La ligne de tête, qui traverse la paume en diagonale, vient s'achever au milieu de l'éminence hypothénar. La ligne de cœur est à peu près inexistante... La ligne de Saturne (pli de flexion vertical de la moitié gauche de la main sur la moitié droite) est bien marquée. Je ne dirai rien de la ligne du Soleil ni de la ligne Hépatique qui sont inexistantes.

Je me permettrai d'attirer votre attention sur la présence de cupulettes creusées sur la face dorsale ainsi que sur la paume :

70 il s'agit de cavités punctiformes incontestablement forées par l'artiste. Il est à peu près certain que des chocs ont marqué leurs traces sur la sculpture; il est possible également que des grains de pyrite soient tombés laissant des pseudo-cupulettes; aussi je ne considérerai que les seules indiscutables sur l'origine desquelles il n'y a aucun doute à avoir.

71 Tout d'abord, du côté dorsal, un premier groupe de 4 cupulettes situées exactement à la base du médius; elles sont disposées en ligne horizontale et à une distance de 5 millimètres les unes des autres; leur diamètre est tantôt de 2 tantôt de 3 millimètres pour autant de profondeur.

72 Exactement 3 centimètres plus bas, on distingue parallèlement au premier, un second groupe de 4 cupulettes disposées horizontalement comme les premières, mais de telle façon que la 2^{me} (en partant de la gauche) est placée vis à vis de la 1^{re} de la rangée supérieure, la 3^{me} en face la 2^{me} et la 4^{me} en face la 3^{me}. Une distance moyenne de 7 millimètres les sépare; leur diamètre va de 2 millimètres pour la plus petite (4^{me} à droite) à 5 millimètres pour la plus grande (2^{me} à gauche); les 2 autres ont 3 millimètres.

Je ne relierai sur la face palmaire qu'une seule cupule, très belle et d'une authenticité rigoureuse; elle est située en pleine éminence thénar; elle a la forme d'un triangle de 7 millimètres de côté portant en son centre une cupulette circulaire de 14 millimètres de diamètre; je crois (1) que le symbolisme du cercle dans le triangle y est manifeste.

Enfin, sur le rebord extérieur de l'éminence hypo-thénar, est gravé un signe en « rameau de fougère » constitué par un trait horizontal auquel viennent aboutir de part et d'autre 3 traits obliques.

Cette question des cupulettes est, à l'heure actuelle très controversée; une seule chose est sûre : c'est qu'elles existent ! Quant à l'interprétation que l'on en donne... il y a autant d'opinions que de préhistoriens ! Aussi me garderai-je de tirer à ce sujet une conclusion définitive. Je vois, gravé sur la main de Morency, une sorte de code magico-religieux (permettez-moi ce néologisme) d'une époque où la magie rejoignait la religion, code actuellement hermétique pour nous qui ne sommes plus initiés à ces arcanes.

Ce n'est point sans une certaine appréhension que j'aborde le chapitre des amputations digitales car, si la question des cupulettes est controversée, celle des amputations ne l'est pas moins. Au dire des uns, elles remontent à la plus haute antiquité préhistorique; elles ne seraient pour d'autres que « de date relativement récente et dues à l'influence du fanatisme magique ou religieux » (2). Tous cependant admettent les amputations...

(1) « Le cercle dans le triangle est le Symbole d'Evocation (pour les forces de la Nature) ».
Dr Rolt-Wheler.

(2) H. Desmaisons : [Bulletin S. P. F** n° 12. Décembre 1938 p. 468].

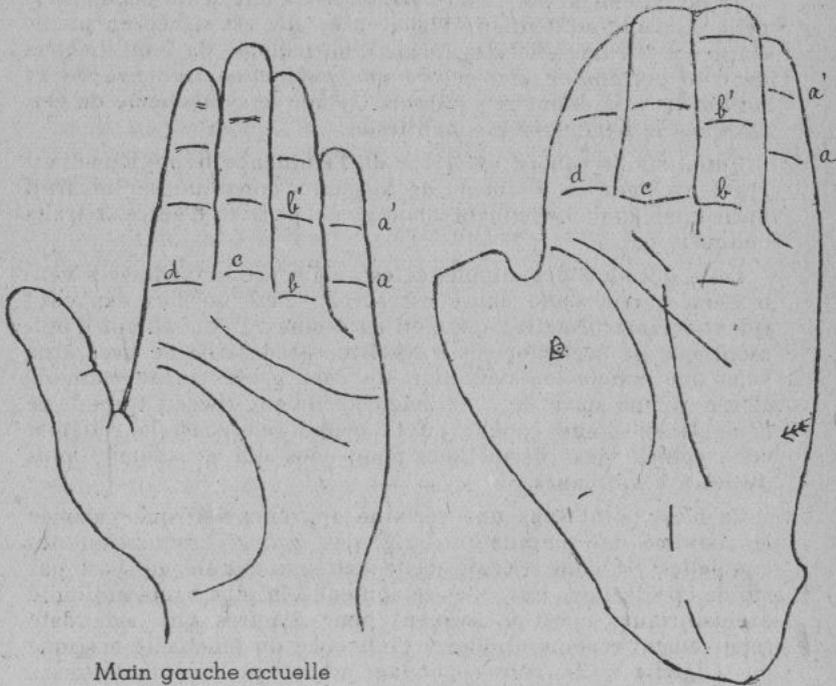
parce qu'elles sont indéniables; c'est seulement lorsqu'il faut en donner la raison, que les opinions diffèrent.

La main sculptée de Morency présente une amputation partielle de tous les doigts; j'ajoute amputation voulue, systématique, calculée, raisonnée, œuvre humaine en un mot et non résultat de brisures accidentelles.

Il est certain qu'aucun choc n'est venu casser l'extrémité des doigts durant le temps où la main est demeurée cachée sous sa dalle! Et, antérieurement au dépôt dans cette cachette, il aurait fallu que des chocs vraiment mal intentionnés aient tous visé uniquement le bout des doigts et respecté l'extrémité du poignet tout aussi fragile ou la main elle-même.

Nous allons voir comment la technique de ces amputations s'oppose à cette idée.

Au pouce, doigt le plus important de la main, la section a enlevé toute la phalange unguéale et la moitié de l'autre; elle a porté au milieu de cette dernière ne laissant que la racine du doigt. Il ne reste qu'un moignon terminé par un biseau « en crête de toit » à 2 versants, l'un palmaire, l'autre dorsal.



Main gauche actuelle

Main gauche sculptée de Morency

Remarquer la position : 1) Des plis a et a' par rapport à b et b' ; 2) Du pli C par rapport à d dans la main de Morency et dans la main actuelle.

L'index est amputé de toute sa phalangette; la section a été faite de bas en haut et de dedans en dehors; le versant cicatriciel est tourné vers la paume.

Le médius a également toute sa phalangette nettement sectionnée [versant cicatriciel tourné vers le dos].

L'annulaire a perdu la moitié seulement de sa phalangette (versant cicatriciel tourné vers le dos).

Enfin, l'auriculaire a été sectionné tout près de la racine de l'ongle suivant la même technique que pour l'index : section oblique de bas en haut (versant cicatriciel tourné vers la paume).

L'amputation de l'index, du médius, de l'annulaire et du petit doigt, montre une inversion voulue des plans de section : tournés vers la face palmaire dans les doigts extrêmes (index, auriculaire), tournés vers la face dorsale dans les doigts centraux (majeur, annulaire).

Il semble que l'opérateur ait eu le double souci, d'abord de ramener ces 4 doigts à une longueur égale, puis de donner à l'ensemble une forme ogivale grâce à une inclinaison vers la gauche de la section de l'index et vers la droite de celle du petit doigt.

Une étude dans le temps des représentations de mains amputées nous permettra peut être d'entrevoir quelques lueurs quant à l'âge possible de notre sculpture.

Rocamadour (Lot), Font de Gaume (Dordogne), Castillo et Altamira (Espagne) et plus près de nous le Portel (Ariège) nous montrent sur les parois de leurs grottes des mains peintes tantôt en positif (c'est-à-dire en noir ou en rouge sur le fond de la roche), tantôt en négatif (c'est-à-dire en blanc sur fond coloré). Ces mains ne sont pas amputées, mais ce sont surtout des mains gauches.

Le sanctuaire des mains mutilées est, sans conteste, la grotte de Gargas (Htes-Pyrénées). A l'entrée et sur la paroi Nord, se distinguent 66 mains gauches et 1 seule main droite; dans le fond de la grotte, il y a 44 mains gauches et 2 mains droites. Or, toutes ces mains gauches sont amputées et les phalanges manquant tantôt à un seul, tantôt à plusieurs doigts à la fois.

Ne peut-on pas affirmer après cela, qu'au Magdalénien, existait un « rite de la main », suivant l'expression de Goury ? (J'ajoute de la main gauche).

Au Néolithique, les mutilations digitales existent mais elles sont plus rares. Je citerai pour mémoire la main gravée sur rocher dite « Main de Gillevoisin » (Seine-et-Marne) non amputée; la main gauche gravée sur le rocher de Lech'ous (Ardèche) avec amputation de phalanges à tous les doigts; la main gauche à doigts amputés creusée sur la table du Dolmen de Cantoci-galos, à St Antonin (Tarn et Garonne); la main gauche creusée sur le Dolmen des Combots (Charente-Inférieure).

Donc, à l'âge du Cuivre et peut être du bronze le « rite de la

main » constaté au Paléolithique, durerait encore; on ne le retrouve plus à l'âge du fer.

Les explorateurs nous apprennent qu'il s'est, dans d'autres pays, perpétué jusqu'à nos jours. Aux îles Fidji, les femmes et quelquefois les hommes se coupent une phalange, en signe de deuil quand meurt le chef de tribu (et il est coupé autant de phalanges qu'il meurt de chefs); c'est la main gauche qui fait les frais de ces amputations. Le D^r Rivet signale la même chose chez les tribus de l'Amérique du Sud. Enfin, aux Nouvelles-Hébrides, en Californie, en Australie, chez les Bambara et les Malinké d'Afrique, la main est peinte sur rochers comme dans nos grottes. (1).

Le domaine folklorique se devait de conserver la trace d'un rite aussi universel; le Petit Poucet, avalé tour à tour par plusieurs animaux participe de la croyance en la Réincarnation et tous les Bretons savent la légende de Saint-Jean du Doigt.

Est-il téméraire après tout ce qui précède, de penser que la main gauche de Morency, amputée de ses phalanges, relève elle aussi de ce mythe médico-magique? Je ne vois pour ma part aucune impossibilité à la considérer comme un emblème sacré, rituel.

Reste à lui attribuer un âge et c'est ce que je vais essayer de faire sans avoir la prétention d'imposer mes conclusions.

Je me suis d'abord demandé si la main en question n'est pas un objet d'envoûtement dont quelque sorcier médiéval se serait servi pour ses pratiques occultes et maléfiques; le choix de cette main gauche « la sinistre », la figuration des signes plus ou moins cabalistiques ainsi que l'indication précise des lignes palmaires pourraient en effet nous inciter à le croire. J'opposerai 2 objections à cette hypothèse : Pourquoi les amputations de phalanges qui ne se pratiquaient plus, à cette époque, dans nos pays depuis au moins 20 siècles? Et pourquoi cette conformation anatomique particulière du petit doigt qui aurait été un anachronisme flagrant à l'époque médiévale? Il faudrait supposer à ce sorcier, qu'il soit un indigène local ou qu'il soit venu d'ailleurs, des connaissances de rites préhistoriques et d'anatomie spéciale pas ordinaires jointes à une maîtrise dans la statuaire qui n'est pas celle de l'époque!

Morency n'est pas loin de Montségur; mais bien que j'ignore tout des rites cathares, je ne pense point qu'il faille chercher l'explication de ce côté...

Encore moins faut-il songer aux Sarrasins bien qu'ils soient venus promener le croissant dans ces lieux qui rappellent leur nom [Les Mouréous, Morency, Mournégré, Ben-Aïs (Bénaix)]. Leur religion leur interdit rigoureusement toute figuration humaine et leurs mains de Fatma, seules tolérées, sont décou-

(1) Article de M. Jean de la Roche. B^{is} SPF n. 12 Décembre 1938 p. 466-469.

pées simplement sur métal, os, ivoire, cuir ou drap et stylisées à tel point qu'elles sont un simple ornement géométrique.

Serions-nous redevables de cette sculpture aux Romains ? A priori la chose n'est pas impossible; il n'est point douteux qu'ils ont établi des postes d'observation dans le pays. Je parlerai un jour de l'oppidum du Mayne, découvert par J. TRICOIRE en 1936, d'où ils surveillaient 2 voies d'accès vers la haute Ariège, l'une suivie actuellement par la route de la forêt de Bélesta, l'autre qui est la vallée de Fougax s'ouvrant sur les défilés de La Frau.

Beaucoup plus près de Morency, ils ont laissé à la ferme des Balussous, des débris d'amphores, au voisinage d'une source.

Ils connaissaient la main emmanchée à usage d'enseigne et portée à l'extrémité d'une hampe (1).

Ils avaient eux aussi des mains votives, mais infiniment plus belles que celle de Morency, en bronze le plus souvent et quelquefois en marbre : je ne leur ferai point l'injure de les croire capables de sculpter aussi mal. Et puis, ces mains ne sont jamais amputées des phalanges; ce sont surtout des mains de femmes, du côté droit, des ex-voto d'accouchements et de protection des nouveaux-nés portant souvent le nom du donateur gravé sur le poignet. Rien de semblable à la main de Morency ne figure au musée de la Maison Carrée à Nîmes; rien de semblable n'a été trouvé au cours des fouilles gallo-romaines de la Haute-Garonne; aucune indication de trouvailles analogues durant le gallo-romain dans le Répertoire archéologique du département de l'Aude.

Force nous est de remonter plus haut, ce qui nous ramène à cette période protohistorique du cuivre et du bronze où l'étude des amputations digitales nous avait déjà conduits.

Il n'est que de laisser parler les faits. Tout le chaînon de Morency témoigne indiscutablement d'un habitat néolithique; je rappellerai les nombreuses trouvailles de haches en pierre polie dans les champs voisins, le dolmen à empreinte pédi-forme et son menhir satellite que j'ai découverts en Octobre 1938, les nombreux blocs de grès à cupules et autres signes que j'étudie en ce moment et surtout le groupe admirable constitué par le Roc de la Fougasse et la Ciste de Morency (d'un côté le sanctuaire, de l'autre la sépulture)... La main se trouve ici dans son milieu; je sais très bien que ce n'est point parce qu'elle était à vingt mètres de la sépulture qu'elle doit y être forcément rattachée ! Mais tout de même ! Comment ne pas lier un objet de culte au lieu où se pratiquait ce culte ? Dès lors tout s'explique et les amputations, et la conformation spéciale de l'auriculaire. Cette main, emmanchée, était l'insigne du clan; elle protégeait le clan; sculptée par un grand chaman à l'image de sa propre main, elle a figuré aux cérémonies rituelles jusqu'au jour où plus aucun chaman n'est revenu la prendre dans la cachette où le dernier l'avait déposée...

(1) Voir p. 65 « Ars-Una » Egypte (G. Maspero). Fig. 110, une main gauche emmanchée; dans une scène d'offrandes; elle est tenue par un gardien de cynocéphales.

Écoutons parler Chateaubriand : « Les eubages marchent en tête conduisant des taureaux blancs qui doivent servir de victimes. Les bardes suivent en chantant sur des espèces de guitares les louanges de Teutatès; après eux viennent les disciples accompagnés d'un héraut d'armes, vêtu de blanc, qui tient en main une branche de verveine entourée de deux serpents. Puis viennent trois sénanis, l'un portant un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin, la druidesse tenant la place de l'archidruide dont elle était descendue ferme la marche. »

Evidemment, ce n'est que de la littérature ! Il faut reconnaître tout de même qu'elle est parfaitement documentée et précise dans les détails. Appelez chaman, ou sorcier, ou prêtre-magicien ce que Chateaubriand appelle druide, qu'y a-t-il de changé ? Je vois très bien sous la voûte des chênes, une cérémonie analogue autour du disque solaire de la Fougasse !...

M'objectera-t-on que cette sculpture est unique et qu'il ne faut pas bâtir un système sur une exception ?

Elle n'est pas unique ! Dans le trésor de Nesmy, (Vendée) se trouvait une main en or, et tout dernièrement, M. Vazeilles vient de découvrir sur le Plateau de Millevaches (Corrèze) dans une fosse ovoïde à poteries néolithiques « une petite main humaine taillée en ronde bosse dans un fragment de granit à gros grain » [Bulletin S.P.F. Février 1939 p. 105].

Me fera-t-on remarquer que la pièce est trop belle pour une époque préhistorique où l'art semble dégénéré ? Je répondrai que les armes, les colliers et les vases en bronze de l'époque sont tout de même des œuvres d'art autrement belles !

Quant à la technique peut-on affirmer sans sourciller qu'il est plus facile de sculpter avec un silex sur os ou sur bois de renne une œuvre parfaite, que de sculpter avec un outil de bronze et sur stéatite très tendre, une main imparfaite ?

Je ne peux pas croire que nos Ibéro-Ligures au contact des techniques étrusques ou phéniciennes n'ont rien appris et qu'ils sont demeurés moins esthètes que les Solutréens sculpteurs de la frise du Roc ou que les modelleurs des bisons d'Audoubert.

Je ne veux point terminer cette étude déjà trop longue sans remercier mon vieil ami le Docteur Marcel BAUDOUIN qui a bien voulu étudier la main de Morency encore plus à fond que je ne l'ai fait moi-même. L'étude anatomique, notamment m'a été des plus précieuses; elle ne pouvait être faite que par un homme de l'art; je l'en remercie encore une fois.

Si le hasard de vos promenades conduit un jour vos pas sur ce petit plateau de Morency, vous n'échapperez point au charme qui émane de ce lieu consacré; ils l'ont bien senti ce grand souffle de l'âme païenne ceux qui, pour rompre l'envoûtement ont érigé une petite croix toute simple, toute fruste, à quelques mètres du roc où la main protectrice, depuis des siècles, irradiait ses effluves magiques sur les morts qu'elle veillait...

Magie et traditions populaires

La vallée de Montségur (Ariège) est une vallée presque close, creusée par le ruisseau du Lasset. Elle est fermée au Sud par les pics du Bidortes, du Soularac et du Saint-Barthélemy, trinité sacrée qui forme le Tabor; ou Nord-Est par la colline de Serrelongue... Une seule brèche, à l'ouest, le col du Tremblement, donne accès à un étroit plateau dominé par la forteresse martyr. A la base de ce plateau est bâti sur le roc du Caroulet, le village de Montségur, aux maisons uniformes, étagées en rangs parallèles, qui ont l'air, vues de haut, de n'avoir qu'un seul toit.

Une route aux lacets en épingle à cheveux dessert seule la localité. Pas d'industrie, peu de commerce, à part la vente des pommes de terre et des produits de la forêt : champignons et fraises que les paysannes vont vendre à Lavelanet.

Les relations entre le village et les pays avoisinants sont strictes; et puis il y a l'hiver, le long hiver de six mois pendant lequel Montségur est presque séparé du reste du pays, la neige atteignant deux ou trois mètres de hauteur au col du Tremblement.

Toutes ces raisons font que les traditions se sont perpétuées tranquillement de génération à génération, peu troublées par l'écho des querelles sociales et politiques ou celui des modes de toutes sortes qui secouent leurs grelots sur les cités.

Aussi n'est-on pas surpris de retrouver à peu près intactes les superstitions et les croyances des siècles passés.

Les habitants de Montségur et des environs sont en effet très superstitieux et croient fortement aux revenants et aux sorciers.

Revenants et fantômes. Les morts, croit-on demandent aux vivants prières et messes pour diminuer leur temps de purgatoire.

Ils manifestent ce désir soit en se montrant, la nuit sous forme de fantômes soit en laissant des « marques », des croix le plus souvent sur le linge enfermé dans l'armoire. Les messes dites, les croix disparaissent. S'il n'est pas possible de faire dire les messes à cause de l'éloignement de l'église ou des intempéries de la saison, il suffit de mettre dans la pile du linge marqué, la somme nécessaire avec l'intention bien arrêtée de les faire dire le plus tôt possible et les marques s'effacent.

Une nuit, raconte M^{me} Baptistin CALVET, native de Montségur, un chat rôdant dans la cuisine en quête de larcin, plonge sa tête dans un pot qui avait contenu du lait et ne peut plus la retirer. Affolé il secoue sa tête de droite et de gauche et casse la cafetière de telle sorte qu'il lui en reste une partie en collier. Epouvanté du chat qui fuit dans tous les sens en cognant son

débris de cafetière aux meubles et aux cloisons. La vieille grand'mère, qui était au lit entend ce tumulte, ne peut en trouver l'explication et pense que c'est un revenant qui manifeste sa venue. Elle se met alors en prières, s'interrompant pour dire : « *Parlo ou deïcho merco ! Parlo ou deïcho merco !* » (A noter qu'il faut toujours tutoyer les morts).

Encore une histoire de « marques » donnée par M^{me} SÉNIÉ, sage-femme, qui a passé son enfance à Montségur.

Deux frères étaient couchés dans le même lit. L'un dort, le nez au mur; l'autre, qui était au bord du lit voit une ombre se mouvoir dans la chambre à la clarté de la lune. Il interpelle l'ombre qui ne répond jamais. Pensant alors qu'il a à faire à un fantôme il s'écrie : « *Parlo ou bouto merco* ». Le lendemain il s'aperçoit que la manche de sa chemise recouvrant le bras qui était à l'extérieur est marquée par des croix; chacune d'elles représente une messe à faire dire.

La nuit de la Toussaint, croit-on à Montségur, les morts sortent de leurs tombes et font la procession autour du village. Voici ce qu'on raconte à ce sujet.

Le père d'une jeune fille récemment enterrée, désireux de revoir son enfant, veille pour apercevoir la procession. Il la voit déboucher au coin de la rue et voilà que sa fille était mise à l'écart par les autres morts parce qu'elle était mal vêtue. (On a coutume en effet de revêtir les morts de leurs plus beaux habits qu'ils ont souvent choisis eux-mêmes avant de mourir.)

Le père, douloureusement ému, prend alors dans l'armoire un des plus beaux draps de lit et le lance au passage de la procession sur la jeune morte. Ses voisins alors la prennent par la main et l'accueillent au milieu d'eux.

Un autre fait se rapproche de celui-là.

Une jeune fille venait de mourir. Sa mère hésita avant de lui mettre un beau fichu blanc que la pauvrete venait de tricoter, et, l'avarice ayant triomphé, elle lui mit un vieux fichu tout troué. La nuit même de l'enterrement, le fantôme de sa fille lui apparut. Elle réclamait le fichu blanc. La mère mit tout en œuvre, réussit à faire exhumer sa fille et enveloppa le cadavre du beau fichu en question. Le fantôme ne reparut pas.

La coutume qui consistait à porter de la nourriture sur la tombe des morts, coutume qui existait déjà à l'époque néolithique et dans presque toutes les anciennes civilisations persiste encore chez certaines personnes que l'on s'accorde d'ailleurs à traiter « *d'innocentes* ».

Ainsi à Lavelanet une M^{me} X... portait sur la tombe de sa fille une aile de poulet et une fougasse chaque fois qu'elle tuait un poulet.

D'autres entretiennent sur une tombe une veilleuse allumée pendant toutes les nuits de la semaine qui suit la Toussaint.

Les habitants de Montségur ont la réputation d'être chicaniers à propos de tout et de rien, d'une chèvre qui broute les

choux ou les greffons du voisin, d'un passage dont on ne respecte pas l'interdiction, et il est souvent question à la barre de la justice de paix, de bornes déplacées.

Voici ce que raconte M^{me} SÉNIÉ, de Montségur.

Un paysan avait déplacé la borne de son champ pour gagner quelque peu de terrain. Il mourut peu après. Or, un de ses fils, passant une nuit près du champ en question vit le fantôme de son père qui transportait la borne de la nouvelle place à la place primitive, puis de la place primitive à la nouvelle, inlassablement, en disant chaque fois :

« *Acì èro, acì sira ! Acì èro, acì sira !* »

Et ce fait se renouvela les nuits suivantes. A la fin, le fils replaça lui-même la borne à sa vraie place et fit dire des messes pour le repos de l'âme de son père. Le fantôme ne reparut plus.

La crainte de déplaire aux morts est très vive à Montségur et d'ailleurs ceux-ci manifestent souvent leur mécontentement d'une façon directe et péremptoire.

Voici un fait qui remonte à une cinquantaine d'années, la personne qui me l'a raconté, très digne de foi, M. Raymond JOFFRES dit « *le Ramoun* » avait 20 ans à cette époque; il en a à présent 77.

Un jour de Noël une équipe d'ouvriers dont il faisait partie fouillait l'intérieur du château pour découvrir l'entrée du souterrain supposé qui hante les imaginations et déchaîne tant de convoitises. Ils se servaient de poudre de mine pour déplacer et briser les gros blocs. De grand matin déjà ils avaient « fait partir la mine » suivant l'expression habituelle pendant deux fois; mais voici que, renouvelant leurs tentatives vers onze heures (l'heure de la messe) ils échouent, la mèche brûle, mais arrivée à la poudre elle s'éteint. La poudre cependant n'était pas humide. Ils la pilent (elle était à gros grains), recommencent, nouvel échec, la mèche brûle et la poudre ne prend pas. Six fois la même tentative se renouvela suivie de la même déception. A la fin, les ouvriers se regardent. L'un d'eux émet l'idée qu'il y a là-dessous beaucoup de morts et qu'ils ne veulent pas qu'on les dérange surtout le saint jour de Noël. Et s'il en est ainsi, qu'ils manifestent leur volonté. Aussitôt un grand coup ébranla le sous-sol et tous les ouvriers épouvantés quittèrent ces lieux. Ils se cotisèrent et donnèrent 20 sous chacun au diseur des Psaumes qui les alla réciter chez l'un d'eux. (Et il les dit comme il faut, sans en sauter, ajoute le conteur laissant percer le sentiment de méfiance qui existe malgré tout, envers ces diseurs de prières).

Une autre fois les mêmes ouvriers avaient trouvé un endroit qui sonnait creux. Ils avaient sondé avec une longue « barre de mine » de 12 pans. Comme elle avait pénétré de la moitié de sa longueur, on ne put ni l'enlever ni l'enfoncer davantage. On alla chercher le gros marteau du forgeron, peine perdue. Tous les efforts qu'on fit pour enlever la pince furent vains. On

réussit simplement à la briser et la partie inférieure de la barre est toujours dans sa cavité. Les ouvriers attribuèrent à cet accident une cause surnaturelle; toujours les morts ensevelis sous le château qui veulent empêcher de profaner leur sépulture.

Il est à remarquer que les souvenirs de l'épopée cathare se bornent à peu près à ceci : les défenseurs du château enterrés dans l'enceinte, l'existence probable d'un souterrain que l'on cherche à découvrir et surtout le souvenir des martyrs du Camp des Cremats.

Sorcellerie.

Les sorcières ou « breiches » sont avec les revenants les reines des veillées. Il n'est pas de soir où sous le manteau de la cheminée, on ne raconte leurs maléfices pendant que dans son alcôve la plus vieille ménine, impotente, enfouie sous le gros édreton fleuri, prête une oreille attentive ou récite des oraisons.

En même temps qu'elle connaît les remèdes qui guérissent et qu'il faut lui payer grassement par quelque poule dodue ou une paire de pigeons, la sorcière est jeteuse de sorts. Un enfant ne tette-t-il pas ? bégaie-t-il ? a-t-il des convulsions ? C'est la sorcière qui l'a regardé du mauvais œil. Aussi est-il bon, par précaution de mettre tout ou partie des vêtements à l'envers.

Et si, rencontrant une « breiche » dans la rue vous craignez qu'elle ne vous ait jeté le mauvais sort en vous regardant ou en vous touchant, faites-vous vite prêter une pièce de deux sous et touchez-en votre masque en disant trois fois : « *breicho te doutti.* »

Vous soupçonnez une personne d'être sorcière. Comment vous en assurer ?

Invitez-la à votre table et mettez le pain sens dessus-dessous. Un sorcier ne se coupe jamais de pain dans ce cas-là; ou si vous vous trouvez dans l'église en même temps qu'elle, vous mettez dans le bénitier un trèfle à quatre feuilles ou une cosse de pois contenant 9 grains. Le sorcier est alors obligé de tourner le dos à l'autel.

Essayez aussi de voir si la personne en question porte sur le bras l'empreinte d'un chat, remarquez si elle donne les veillées le vendredi plutôt qu'un autre jour ou si elle se met en colère lorsqu'on fait semblant de chasser un chat. A ces signes vous reconnaîtrez infailliblement une breiche. Si, chez vous, une personne ou un animal tombe malade et que vous pensiez qu'ils sont victimes d'un jeteur de sort, prenez un vêtement de la maîtresse de maison, retournez-le à l'envers, puis avec un bâton de néflier coupé dans une commune voisine, battez le vêtement aussi fort que vous pourrez. Le sort pourra être ainsi conjuré.

Si vous voulez savoir pertinemment si c'est la breiche que vous soupçonnez qui est coupable d'avoir jeté le mauvais sort, voici un procédé recommandé. Vous prenez un tamis, un grand « *sedas* ». Par son trou de suspension vous introduisez une paire de ciseaux ouverts. Vous tenez l'extrémité d'une branche des

ciseaux, un de vos parents tient l'extrémité de l'autre branche et vous prononcez trois fois tout bas le nom de la sorcière supposée. Si vous êtes dans le vrai, le sedas se met à osciller, à tourner autour des ciseaux et vous voilà renseigné.

Mais quand le sort est jeté, comment procéder ? Eh bien, il faut attirer la sorcière dans la maison et quand on la tient lui administrer une bonne râclée jusqu'à ce qu'elle ait relevé le mauvais sort.

Et voici comment on réussit à faire venir la breiche.

Un enfant de Montségur ne voulait pas têter; on incrimina une certaine vieille femme qui passait pour sorcière.

On prit une étoffe neuve, une assiette neuve, une bouteille neuve que l'on cassa. On pila le cul de bouteille bien finement avec un gros caillou et avec de l'huile et de l'encens on fit dans l'assiette neuve un emplâtre qu'on mit sur l'étoffe et qu'on appliqua sur la poitrine de l'enfant. La sorcière présumée ne manqua pas de venir dans la maison sous un prétexte quelconque et il fut loisible de s'entendre avec elle. Résultat immédiat : l'enfant têta de nouveau.

Un autre procédé consiste à faire bouillir un cœur de bœuf ou à défaut, de veau, piqué d'épingles. Ce procédé est infailible pour attirer la masque dans la maison.

Les sorcières exercent aussi leur action néfaste sur le bétail. Quelquefois, celui-ci est « *enfadat* » témoin le mouton de Petchiqueille (près Montségur) mentionné dans un numéro précédent de « Folklore ».

Le plus souvent, la bête dépérit et meurt sans trace de maladie apparente.

Voici à ce sujet une histoire authentique racontée par M^{me} SÉNÉ qui, tout enfant en a été témoin chez sa grand'mère à Montségur.

Un veau refusait de têter. On alla chercher le guérisseur qui l'examina attentivement mais ne lui découvrit aucune maladie. Cependant le veau mourut. Quelqu'un demanda à la grand'mère.

— « *N'a pos bengut digus dins l'estable abans que le bedel sio malaut ?* »

— *Si fèt, l'Annou es dintrado.*

On interrogea l'Annou.

— *Que beniois fè, l'Annou, dins l'estable ? Sabets qu'ets doutado, deuriots pos beni chè l'mounde. Que bous calio ?* »

La femme se mit à pleurer et répondit :

« *Me garhi le cel, me ganhi le cel. Benio cerca broulhiat (1) pel la soupo.* »

(1) **Broulhiat** : les tiges du chou qui va bientôt fleurir. On les appelle ailleurs grelhs de caulet. On en fait la soupe ou on les mange bouillies et en salade; c'est le chou-fleur du pauvre.

La femme ne fut tout de même pas inquiétée soit par mansuétude, soit par crainte de représailles.

Mais les paysans qui se croient atteints par le mauvais sort ne font pas toujours preuve de cette indulgence et emploient des moyens plus énergiques contre les sorcières; témoin cette histoire authentique racontée par M. J. R.

Une jument allaitait son poulain né depuis trois ou quatre jours. Et voilà que, brusquement, elle manifeste une grande aversion pour son produit; morsures, coups de pied, etc... Le propriétaire de la bête soupçonne une breiche : la L... de lui avoir jeté un mauvais sort. Elle devait passer devant sa porte pour aller à son jardin mais elle resta toute une journée chez elle, sans sortir. Le poulain dépérissait, allait mourir. Le lendemain au petit jour, comme la sorcière rasait le mur pour se rendre furtivement à son jardin, le paysan se jette sur elle, l'emmène dans son écurie et ferme la porte à clé. Là, il saisit son fusil qui était chargé à blanc et menace la sorcière en lui ordonnant de défaire ce qu'elle a fait. Celle-ci se lamente : — « *T'i è pos fait res a n'aquelo bestio !...* » L'homme, excédé la vise avec son fusil et tire. « *Oie, s'écrie-t-il a queste cop a ratat. Le bau tourna carga !* ». Frayeur de la sorcière qui continue à dire en pleurant : « *T'i è pos fait res a la pauroto, la manhago...* mais, ce disant, elle caresse la bête et murmure quelques paroles incompréhensibles. — puis : « *Bai, poupara le poulhi !* » Effectivement, on présente de nouveau le poulain à la jument qui l'accueille comme au début et le laisse têter.

Quelquefois les sorciers, de bonne humeur, se contentent de faire des niches à leur entourage ainsi qu'en témoignent les deux histoires suivantes, toutes deux authentiques et racontées par M. R. J. de Montségur âgé de 77 ans.

Quand sa sœur bien plus âgée que lui était enfant, elle allait chercher de l'eau avec un petit ami à la fontaine d'Orjat, située au-dessous du village et à laquelle on accède par une rampe rocheuse très accidentée. Chacun d'eux portait deux cruches de grès ou « *boutelhs* ». Voilà qu'avant d'arriver au tournant, les enfants rencontrent le C..., sorcier notoire, juché sur son âne. Le garçonnet ne résiste pas à la tentation de lui faire un « dépit » et en passant il donne un croc-en-jambe, en patte plutôt, à l'âne qui trébuche et manque de laisser choir son cavalier. Celui-ci se tourne vers l'enfant et lui dit simplement : — « *M'ag pagaras !* » En effet, quelques pas plus loin les enfants tombent en même temps sur le sentier pierreux et le garçonnet casse ses deux cruches.

Un autre jour, le C... s'en allait à pied à Foix avec un camarade. — « *As argent, tu ?* dit le sorcier. — *Nou, n'é pos. — Ieu, ta pauc, mès aquí n'arribo un que nous pagara à dejuna.* » Arrive en effet, sur la route, un cavalier qui avait fort bonne mine, sur un magnifique cheval. Quand il est près des deux hommes, le cheval s'abat brusquement, jetant son cavalier dans la poussière. Celui-ci se relève sans aucun mal. On aide la bête à se relever. Le sorcier l'examine attentivement, tâte ses pattes

avec soin, murmure quelques paroles... — « *N'es pos res, assu-re-t-il, arribarets pla coumo cal.* » En effet le cheval paraît tout à fait en forme et le cavalier, content d'en être quitte pour la peur tire un douro de sa poche et le donne au sorcier.

— *Beses, l'ag disio qu'aqueste nous pagario le dejuna.*

Les armières. Il existe à Montségur et dans les environs une croyance relative aux personnes nées pendant la messe de minuit. On les appelle « *armières* » ; elles ont le pouvoir de converser avec les âmes des défunts. Elles sont les intermédiaires entre les morts et les vivants. Elles viennent vous demander des messes ou des prières pour le repos de l'âme d'un de vos parents, précisant comment était habillé votre mort, vous racontant ses derniers moments comme si elles y avaient assisté. Ces personnes disent être poussées par une force surnaturelle qui les fait se lever à toute heure de la nuit et entreprendre de longs trajets pour aller trouver les familles des défunts.

L'une d'elles, du Gélat (dans la forêt de Bélesta) avait une fille. A ceux qui lui disaient : « *Bous caldra dica le secret a bostro filho.* » — *O nenni*, répondait-elle, *soufririo trop.*

Les armières ont aussi le pouvoir de contrecarrer dans une certaine mesure celui des breiches, aussi sont-elles souvent consultées et jouissent-elles dans le village d'une grande considération.

Voici certains faits où les armières ont apporté leur aide efficace dans de fâcheuses conjonctures. Ils me sont contés par M. R. J. qui en a été le principal acteur.

Le jour où il passait son contrat de mariage, le Ramoun, longeait le Touyre dans la ville de Lavelanet quand il se sentit frappé dans le dos; il se retourna, ne vit personne, sauf la C... une vieille de Montségur « *doutée* » comme breiche et qui était de l'autre côté de la rue. Le soir même, le R... se met à tousser. De plus « *es egarat* » il a comme perdu son bon sens et a aucun prix ne veut plus entendre parler de mariage. On va demander secours à une armière, celle-ci va trouver la C..., la toux cesse et le mariage se fait.

Une autre fois, raconte encore le R... (je n'étais pas encore né) ma sœur aînée âgée de 5 ans s'est amusée à toucher les épaules de la C... qui était assise au pied de l'escalier. Le soir, elle tombe raide, « *es crumabo* », raconte le narrateur. On va trouver l'armière, celle-ci dit : « elle était touchée pour mourir dans les 24 heures, mais il n'est pas trop tard. » La femme va chercher un livre, en lit un passage d'une voix inintelligible et la fillette guérit.

Un autre jour, une fillette de Montségur rencontre la C... au milieu d'une « *tiro* » (1). La sorcière faisait un gros fagot de bois:

(1) **Tiro** : sorte de chemin par où on fait glisser les sapins du haut de la montagne jusqu'à la base où aboutit un chemin charretier.

« Aide-moi à lier le faix » dit-elle à la petite qui obéit bien qu'à contre-cœur. Comme récompense, elle reçoit deux pommes bien rousses. La fillette les prend mais ne les mange pas. Arrivée en haut de la « tire » elle les fait rouler. — « Tu as bien fait de les jeter lui dit une armière à qui elle raconte son aventure. Si tu les avais mangées, tu serais morte. »

Cependant, lorsqu'on se sent obligé de manger ce que vous donne un sorcier, il y a un moyen de s'exécuter sans qu'il arrive malheur. C'est de jeter la première bouchée par terre en pensant : *aquelo es pel caddet* (le diable). On peut manger le reste sans crainte; il n'arrive aucun mal.

Commerce des sorciers avec le diable « le maubès esprit » comme disent les paysans de Montségur.

Les sorciers d'après la croyance populaire ont signé un pacte avec le diable qui les aide dans l'accomplissement de leur besogne maléfique.

Cela ne va pas toujours sans heurts, disputes et altercations entre les eux parties. Un soir, le sorcier C... et un camarade passaient dans un chemin. Tout à coup arrive un « *brumiè* » une sorte de brouillard de forme fantastique et le camarade ne voit plus le sorcier. Le « *brumiè* » l'avait transporté sur un rocher. — « *Digos pas res* » menace le sorcier, à son retour, *ou anira mal per tu* ». Le camarade pris de peur, garda son secret et ne raconta cette histoire qu'après la mort du breich.

Une autre fois, un autre sorcier le B... s'en allait de compagnie avec un paysan. A l'orée d'un bois qu'ils devaient traverser : « *Qu'es qu'entendes, ajos pas pou.* » dit-il à son compa-

— Non, répond l'autre, *trabalhats.* »

Et il le vit entrer dans un « *brumiè* » et l'entendit discuter ferme avec un personnage invisible pour lui et qui n'était autre que le diable pensa-t-il. Les sorciers font apparaître le diable sous diverses formes pour épouvanter les personnes auxquelles ils veulent du mal.

Un paysan de Montségur avait intenté un procès au sorcier B... au sujet d'une grange qui était en litige. Le paysan gagna le procès. — « *T'en jouiras pos de la granjo !* » lui dit le B...

Depuis ce jour-là le nouveau propriétaire voit sa maison envahie par des chats. Il les chasse par la porte, ils reviennent par la fenêtre toujours plus nombreux. D'autres fois ce sont des ombres cornues fantastiques qui passent sur les murs. Le paysan leur lançait la hachette à tel point que le mur était tout crevassé. Ces faits se renouvelant presque chaque soir, l'homme devient comme fou. A la fin, il aboyait comme un chien et voulait mordre les personnes qui venaient le voir. Il mourut dans une crise de folie mais à l'heure de sa mort, on vit le sorcier se vautrer dans un pré comme en proie à de vives douleurs.

On raconte aussi qu'en allant au sabbat les sorciers prennent parfois la figure de bêtes, chats ou chèvres le plus souvent.

Une personne qui guettait, une nuit, aperçut une de ces formes enveloppée d'une espèce de « brume » qui la rendait presque invisible et, courageux, envoya un gros bâton de néflier bien noueux dans les pattes de cette apparition qui poussa un cri de douleur humain. Le lendemain une des sorcières de la localité avait le bras bandé. Elle prétendait qu'elle était tombée d'une échelle la veille au soir et qu'elle s'était démis le bras.

Pouvoir limité des sorciers.

Quelquefois le pouvoir maléfique des sorciers agit à contretemps et eux-mêmes ne peuvent rien pour empêcher la catastrophe qu'ils voudraient éviter.

Une sorcière de Montségur avait fabriqué une « bistorte » qui devait apporter la mort à un ennemi. Son propre fils unique, revenant du champ et ignorant des agissements de sa mère trouve la fougasse sur le manteau de la cheminée et la mange. Quand la mère s'aperçoit de la disparition du gâteau : — « *Qui l'a manjat ?* » dit-elle.

— *Es ièn,* répond le fils.

— *Alabets es mort.* » En effet le jeune homme dépérit et mourut au bout de six mois malgré tout ce que sa mère put tenter pour le sauver.

Un fait analogue est rapporté par M^{me} RIVIÈRE, 74 ans, de Lavelanet.

Une « *douttado* » de Villeneuve d'Olmes avait une fille qui travaillait dans une usine à Nestor. Sa voisine avait aussi une fille qui travaillait dans la même usine. Les deux femmes portaient chaque jour, tantôt l'une, tantôt l'autre, le panier du dîner aux deux jeunes filles. Un jour la breiche dit à sa voisine : « *Es tu qu'i bas, bei, tè, met aqueles dos poumos dins le panhè de la tiu filho, las i douni.* » La femme fut surprise de ce don. Méfiante, elle obéit, mais sitôt hors de vue de la sorcière, elle reprit les pommes et les mit dans l'autre panier. La fille de la breiche les mangea et peu de temps après, elle mourut.

Les sorciers eux-mêmes ne sont pas à l'abri de quelque vengeance. Il est à remarquer me dit M. R. J. que presque toujours les sorciers sont « *marqués* » (1). Ainsi à Montségur, il y a plus

(1) Ce mot de « *marqués* » qu'emploient nos paysans paraît s'être éloigné de son sens primitif. Ne traduirait-il pas, en la défigurant, la persistance d'une croyance fort enracinée aux XVI^e et XVII^e siècles, suivant laquelle le diable imprimait sa griffe ou son sceptre brûlant sur le corps des sorciers pour bien marquer sa possession.

D'après le Docteur Cabanès qui cite lui-même une plaquette de Jacques Fontaine, conseiller et médecin ordinaire du Roy : « Des marques de sorcières et de la réelle possession que le Diable prend sur le corps des hommes — Lyon 1611 ». Cette marque « *Stigma Diaboli* » était indélébile, à fleur de peau et « sans aucun sentiment ni humeur quelconque ». Aussi au cours des procès contre les sorcières essayait-on de la découvrir, « piquant, brûlant en différents endroits du corps, enfonçant profondément des aiguilles et des stylets dans la chair de la malheureuse, jusqu'à ce qu'elle déclarât ne rien sentir. »

de 50 ans, une sorcière, la C... était borgne, une autre, la L... était boiteuse (*désancado*). Les deux frères B... qui opéraient ensemble n'avaient rien, mais, un jour, ils « tombèrent d'une attaque » en même temps. Et tout cela est l'effet d'une vendetta. Un autre sorcier, venant en aide à un ami victime d'un mauvais sort lui propose de lui faire voir sur l'eau d'un cuveau le breich qui en est l'auteur. Effectivement, après quelques passes magiques, le paysan aperçoit à la surface de l'eau la figure ou la silhouette de son persécuteur. S'il lance son couteau contre cette apparition, il arrive parfois que la personne figurée est blessée à la partie même où son image a reçu le coup et c'est ce qui explique que les breiches soient souvent « marquées » comme on dit.

Voilà les histoires épouvantables qui se racontent, à la veillée, en regardant flamber la turre de sapin dans l'âtre.

Guérisseurs et guérisseuses. S'il existe de méchantes sorcières, vieilles femmes aux genoux griffus (1), jeteuses de mauvais sorts et qu'on se représente sous des formes fantastiques dans leurs diableries du sabbat, il y a aussi les guérisseurs ou guérisseuses qu'on va trouver volontiers et en qui on a pleine confiance. Chacun d'eux est spécialisé. Tel guérit les brûlures, tel autre les entorses, tel autre chasse les vers du corps des enfants. La guérison des accidents fréquents à la campagne : piqûres d'abeilles, morsures de serpents, coupures ou « talhs » est le plus souvent confiée à ces spécialistes qui se servent toujours d'incantations auxquelles s'ajoutent des prières : pater et ave à dire plusieurs fois. Il est intéressant de recueillir ces formules magiques mais cela est difficile, les guérisseurs ne les livrent pas volontiers, soit par pudeur, soit par crainte qu'elles ne perdent leur efficacité si elles sont divulguées, car la première condition de réussite c'est la foi, foi chez le praticien et surtout chez le sujet.

M. le Docteur PALES, membre de l'Institut international d'Anthropologie en a cité plusieurs dans un article intitulé : « Esconjurar — Thérapeutique magique dans l'Ariège » paru dans un numéro de la Revue anthropologique de 1926. Il les a recueillies dans la région de Castelnau-Durban. Ces invocations sont-elles les mêmes dans les différentes régions ? En quoi diffèrent-elles ? C'est ce qu'il serait intéressant de rechercher.

En voici quelques autres qui m'ont été données par des guérisseurs de la région que je connais depuis fort longtemps. Elles ont fait leurs preuves.

Contre les brûlures. — Un praticien fait une croix sur la brûlure et dit ces paroles :

(1) On a coutume de dire en effet que les breiches ont des ongles aux genoux.

*Foc, calmo-te, calou,
Coumo Judas traisquec Nostre-Senhe
As jardins des oulius
Ieu te counjuri
Al nou. del Paire, del Filh e del Sant Esprit.*

Un autre spécialiste des brûlures applique la main étendue sur la brûlure sans la toucher. Tout ce qui se trouve sous la main sera guéri; pour ce qui est en dehors, il n'en sera malheureusement pas ainsi. Il prononce en même temps ceci :

*O ! feu O ! feu ! O ! feu !
Arrête ton courroux
Comme Moïse arrêta le serpent du désert.*

Contre les coupures (talhs).

*Dius es nescut
Dius es mort
Dius es ressuscitat
Aco es autant bertat
Coumo X...(1) s'es talhat.*

Il récite ensuite 3 Pater et 3 Ave.

Contre les panaris.

*Fic e fico
Al noum de Sant Artouèno
E de San Bernat
E arrincat la racino
E même le cap.*

3 Pater et 3 Ave à réciter par le patient 3 jours de suite avant le lever du soleil.

Le pouvoir des guérisseurs se transmet le plus souvent de père en fils ou de mère en fille, mais quelquefois aussi suivant une paternité spirituelle.

Voici quelques détails de guérisons que j'ai pu recueillir. On peut en trouver des quantités de ce genre.

Un certain Lenjean guérissait les entorses. Hippolyte, le narrateur, s'était foulé le pied. On le portait à la ville chez le docteur quand, dans une rue, on rencontre Lenjean et on lui demande de guérir le malade. Il veut bien, mais pas en public; qu'on le transporte dans une ruelle déserte.

Ceci fait, il fait déchausser Hippolyte, se déchausse lui-même et avec son pied nu fait des signes sur le pied malade, murmure une invocation et Polyte fut guéri instantanément.

Un autre guérisseur, Joseph de Lassalle avait le pouvoir de guérir les bœufs du « mal de darrè ».

C'est toujours Hippolyte qui raconte.

En gerboyant, un des bœufs attelés à la charrette devient comme fou. Il donne des coups de pied à droite et à gauche et

(1) X... : le nom du blessé.

se demène comme un diable. Mantou qui était sur les gerbes saute précipitamment. Il déjoint les bœufs les emmène à grand peine, réussit à attacher le bœuf malade tout seul reléguant son compagnon dans une autre partie de l'étable tant il est effrayé et on court chercher Joseph de Lassalle. Celui-ci demande le nom du forcené : Mascarè ! « Il passe prudemment sous la crèche, met une main sur le muffle du bœuf, une autre sur son dos et marmotte quelques paroles.

« — *Dins dets minutos roumiarà.* »

Effectivement, dans dix minutes le bœuf est calmé.

D'autres personnes possèdent des secrets tout à fait spéciaux. Ainsi M. ANCELY de Dun, mort malheureusement alors qu'il se disposait à me livrer les siens avait non seulement le pouvoir de guérir les entorses des animaux mais celui, plus curieux, qui consistait à faire perdre à un chien la piste d'un lièvre alors même qu'il la suivait sans hésitation.

En plus de leurs formules magiques les guérisseurs connaissent les propriétés des simples. Ils savent cueillir leurs herbes à l'époque voulue et à la bonne lune, ce qui est essentiel.

Médecine populaire au pays de Montségur. Si les guérisseurs possèdent seuls et gardent jalousement le secret de certaines guérisons, il est une quantité de remèdes courants, d'un usage presque journalier et qui ont fait leurs preuves. En voici quelques-uns.

Contre le mal au reins. — Il faut se ceindre les reins d'une ficelle de fouet avec 9 nœuds, enduite de pomme de terre cuite. Si possible, prendre une ficelle ayant servi à entourer un pain de sucre. En même temps mettre un marron d'Inde dans sa poche et l'y garder jusqu'à guérison complète.

Et comme il vaut mieux prévenir que guérir, dès que le printemps ramène les hirondelles, asseyez-vous sur le sol quand vous apercevez la première et vous êtes sûr de n'avoir dans l'année ni sciatique, ni lumbago.

Contre les douleurs. — Mettre une couleuvre vivante dans un pot d'eau et la faire cuire longtemps. Quand la cuisson est terminée, une légère couche de graisse surnage sur l'eau du pot. Oindre avec cette graisse la partie malade et les douleurs disparaissent. M^{me} F., 78 ans qui donne cette recette l'a vu employer toute enfant et se rappelle avec horreur les sifflements épouvantables de la couleuvre.

Contre le mal au dents. — Lancer par dessus l'épaule une poignée de sel dans un four allumé, en tournant le dos au four.

Pour éviter d'avoir mal aux dents, M^{me} S... de Lavelanet conseille de couper une cuisse à un crapaud vivant, de la coudre dans un linge blanc et la garder constamment dans sa poche.

Quelques humoristes conseillaient de mettre une petite pomme dans la bouche du côté malade et d'exposer sa joue au feu d'un foyer ou d'un four jusqu'à ce que la pomme soit cuite.

Contre les abcès - furoncles - panaris

Les accouchées qui craignaient d'avoir des abcès ou des gerçures appliquaient sur leurs seins une peau de couleuvre.

Pour guérir les furoncles il faut changer de chemise dans la soue du cochon.

Contre les panaris, la moelle de la mâchoire du porc est un souverain remède.

Et pour faire « mûrir » abcès, furoncles ou panaris, appliquer dessus des feuilles de « *béni me querré* » toute-bonne).

Contre les coupures (talhs). Si la blessure est dangereuse appeler le guérisseur qui conjurera le mal. Si elle est assez bénigne la feuille d'herbe de bouc ou l'herbe de la Sainte-Barbe macérées dans l'huile d'olive forment un baume qui referme la plaie et la guérit.

Il est bon aussi de l'envelopper de toile d'araignée surtout de toile d'araignée de moulin.

Contre les meurtrissures, rien ne vaut une compresse d'urine humaine.

Contre les entorses. Quand l'entorse est peu grave et qu'on peut se passer du guérisseur voici un remède qui fait son effet. Il faut faire une « *rescaudado* ». Pour cela, prendre un chiffon de laine, l'imbiber de vinaigre et d'urine et le saupoudrer de sel. On étale ensuite la cendre du feu sur la plaque chaude et on promène le chiffon mouillé sur cette cendre. On l'applique tout chaud sur la cheville et on renouvelle plusieurs fois l'opération. Le soulagement est immédiat.

Contre les verrues. Le lait de chélideine ou de « *macciure* » (euphorbe) appliqué sur les verrues les fait disparaître de même que les feuilles de « *rouzoumet* » (rumex) pilées dans l'huile d'olive. On a recours aussi au sang recueilli pendant la menstruation et dont on frotte les verrues.

Plus efficacement, il faut se les faire compter, mettre autant de grains de pois dans un sachet et le lancer derrière soi sans regarder. On sera ainsi débarrassé de ses verrues mais la personne qui ramassera le sachet les prendra.

On peut aussi lancer dans un puits, par dessus son épaule, et le dos tourné, autant de cailloux qu'on a de verrues.

Un autre procédé consiste à les frotter avec un vieil os ou avec le jus d'une pomme provenant d'une autre commune, ou bien encore avec la crasse de l'eau (écume jaunâtre qui apparaît au bord des cours d'eau après une forte pluie.)

Vous pouvez aussi enterrer autant de feuilles d'aulne que vous avez de verrues. Quand elles seront complètement pourries, vos verrues auront disparu.

Contre le « *galamou* » (goitre). Confectionner une bistorte. L'envelopper d'un linge et la porter au cimetière. Creuser un

trou dans la tombe la plus fraîche et y enfouir le gâteau. Le lendemain le malade ira chercher la fougasse, la mangera et son « *galamou* » disparaîtra.

Contre la fièvre (1). Si on est fiévreux et que l'on craigne de « couver » une maladie, on prend du pain et du sel que l'on va porter à un pied d'aubépine auquel on dit :

« *Adiu, espinas blanc
Te porti sal e pa
E la fièvre per douma.* »

On saupoudre de sel le pied de l'arbuste, on met le pain sur une branche puis on retourne chez soi par un chemin différent de celui qu'on avait pris à l'aller et on entre par une autre porte que celle par où on était sorti. S'il n'y en a pas d'autre on rentre par la fenêtre.

Contre les vers. Les vers jouent un grand rôle dans les maladies enfantines. L'enfant est-il nerveux ? Tousse-t-il ? A-t-il des cauchemars ? De la gêne respiratoire ? Ce sont les vers.

Si les accidents sont fréquents ou intenses le meilleur moyen est d'avoir recours au guérisseur ou à la guérisseuse. D'ailleurs ceux-ci préviennent le mal en faisant porter à l'enfant un collier où pend un sachet contenant un papier avec la formule conjuratrice — illisible bien entendu. Quelquefois on se contente d'un collier de gousses d'ail.

Un remède efficace est le cataplasme d'encens sur du coton que l'on applique au creux de la poitrine (de l'estomac comme on dit). Si le cataplasme adhère c'est qu'il y a des vers; s'il tombe, il n'y en a pas. Plus aucun besoin d'intervenir.

Il y a aussi le jus de racine de « *caucido* » (sorte de chardon) qu'on fait avaler à l'enfant et qui le débarrasse de sa vermine sans compter les innombrables tisanes d'écorce de grenade, de grains de courge, de pied d'alouette, de « *trescalam* » (millepertuis) etc., etc...

Coutumes concernant les « événements-types » : naissance, baptême, fiançailles, mariage, funérailles.

Naissance. — Avant la naissance de l'enfant, la future maman doit éviter de passer les mains sur sa figure si elle a envie d'un fruit ou de quelque autre mets; l'enfant porterait la marque de l'objet désiré.

(1) Ce procédé ainsi que le remède contre le goitre a été mentionné par M. Lacroix d'Agen dans son ouvrage « *Moun Grumet* »; mais il m'a été donné d'une manière à peu près identique par une personne de Dun. Les paroles sont celles qu'a rapportées M. Lacroix (mon narrateur ne les connaissait pas.) Ceci indique que ces remèdes, comme beaucoup d'autres détails folkloriques ne sont pas toujours particuliers à une région. Il faut voir là l'effet d'une interpénétration profonde de province à province.

La première visite de l'accouchée devait être pour l'église. On allait prévenir le curé qui se rendait à l'église avec l'enfant de chœur et il bénissait la nouvelle maman.

Baptême. — Lorsqu'un enfant est assez niais, un peu « innocent » comme on dit, on accuse souvent le prêtre d'avoir versé trop d'eau sur son crâne le jour du baptême.

Première communion. — Le jour de la première communion, les enfants, vêtus de leurs beaux atours, devaient se rendre chez les personnes qu'ils avaient offensées et les priaient de les pardonner.

Mariage. — Si la mariée avait été sage on cassait au passage du cortège un pot de terre tout neuf.

Le garçon d'honneur, le « *causso-nobio* » était présent à l'habillage de la mariée. C'est lui qui lui mettait ses bas, ses jarrettières et ses souliers. Il mettait dans le soulier, à l'insu de la mariée une « pistole » louis d'or de 10 francs. La mariée devait marcher dessus toute la journée et son ménage serait prospère.

A la sortie de l'église attendent les « *finaires* » qui présentent sur un plateau d'argent une pomme piquée de louis d'or.

La noce doit passer sous un châle tendu, épinglé de fleurs et de billets de banque (symbole de Bonheur et de prospérité). Pendant ce temps on tire en l'air des coups de fusil chargé avec des chevrotines pour sanglier.

La mariée ne doit pas chanter le jour de sa noce, même si on l'en prie. Cela lui porterait malheur.

Deux enfants de la même famille ne doivent pas se marier le même jour. Le mariage entre parents est aussi contre-indiqué. Si le jour du mariage, on rencontre un enterrement, mauvais présage.

On ne doit pas se marier pendant le mois de mai, mois de la Vierge, cela porte malheur.

Défense aussi de se marier pendant le Carême sauf le jour de Saint-Joseph.

La coutume de « *l'aillade* » se pratique d'une façon à peu près identique à ce qu'on trouve dans les autres régions.

De même, lorsqu'un veuf se marie avec une jeune fille, il doit donner quelque chose aux jeunes gens (cela s'appelle « *acoumouda* ») s'il ne veut pas qu'on lui fasse le charivari à grand renfort de « *bourroumbos, esquelhos* » et casseroles et de chansons connues ou inédites.

Décès. — Quand le prêtre allait administrer aux mourants les derniers sacrements il était vêtu de son surplis et portait lui-même un petit dais en soie de couleur bordé de franges. Le « *clergue* » revêtu de son aube sonnait la clochette. Les enfants du village suivaient et toutes les personnes qui le désiraient entraient chez l'agonisant pour prier.

Si après la cérémonie de l'enterrement on mange chez le mort il ne faut pas se laver les mains dans la maison mortuaire.

Une femme de la maison verse de l'eau sur vos mains et vous tend l'essuie-mains. A table, on se sert uniquement de cuillère, jamais de la fourchette.

Les personnes qui meurent le jour du Vendredi-Saint sont bénies de Dieu. En souvenir de la mort de Notre-Seigneur, leur temps de purgatoire leur est remis; elles vont directement au ciel.

Fêtes populaires et religieuses.

Les coutumes de Montségur et des environs à l'occasion des fêtes populaires et religieuses sont à peu près identiques à celles qui se pratiquent dans les autres régions.

Noël. — Comme ailleurs, tradition du réveillon et du repas des âmes qu'on laisse sur la table en allant se coucher.

La nuit de Noël il ne faut pas rester dans l'étable pour entendre parler les animaux, on serait sûr de mourir dans l'année.

Certaines personnes ont le pouvoir, passé minuit de garder dans le creux de la main, sans se brûler, une braise de la turre de Noël et même de la déposer sur une nappe sans brûler la nappe. Cela s'appelle « *juna la belugo.* »

Les cendres de la bûche sont recueillies soigneusement et serviront plus tard à saupoudrer la semence du blé pour le préserver de la carie.

Pour le reveillon de Noël les marraines des enfants ont coutume de leur donner un « *tounhol* » à l'anis. Les pâtisseries en faisaient exprès pour cette circonstance.

Notre Dame des Candelous. — (2 février) il est bon de faire des crêpes, d'envoyer la première sur l'armoire et de l'y laisser avec une pièce de 1 franc jusqu'à la chandeleur prochaine si on veut avoir de l'argent toute l'année.

Ce jour-là il faut faire passer les bœufs dans les congères pour leur éviter d'être piqués par les taons l'été prochain.

Pour Sainte-Agathe. — (5 février) interdiction de faire la lessive ce jour-là. Au dernier chaudron, la breiche intervient sous forme d'un chat noir et vide le contenu bouillant sur la « *ruscadair* ». Celle-ci ne peut se préserver qu'en criant trois fois : *foc al cementèri !* » La nuit de Sainte-Agathe, veiller pour voir d'où vient le mauvais temps. Toute l'année les orages naîtront à ce point-là.

Mardi-Gras, Cendres. — Rien de bien différent de ce qui se pratique ailleurs. Cortèges carnavalesques. On promène sur un âne le plus jeune marié de l'année. Coiffé de cornes de chèvre on le juche sur l'âne à l'envers, face à la croupe de l'animal. Masques. Chansons de carnaval les mêmes que partout ailleurs : *Carnabal es arribat... Adiu paure Carnabal...* Costumes tirés le plus souvent de la garde-robe des ménages. Jugement et exécution de Carnaval... le scénario diffère fort peu de ce que l'on voit partout à pareil jour.

Pour Notre-Dame de l'Ours (25 mars) bien remarquer le temps qu'il fera, s'il fait beau, l'ours sort de la tute et fait sécher sa paille au soleil mais alors l'hiver continue sa rudesse pendant 40 jours. S'il pleut au contraire l'hiver sera bientôt terminé.

Pendant la Semaine Sainte les rites sont à peu de chose près les mêmes que ceux qu'a cités M. A. BOYER-MAS dans le n° 14 du Folklore.

Pour les Rogations mêmes coutumes que partout ailleurs : procession pendant 3 jours avec litanies des Saints, messe etc.

Il y a aussi à une date déterminée par le prêtre la bénédiction des lits. Le prêtre entouré des enfants de chœur entre dans les maisons et bénit les lits. Ceux-ci sont parés de leurs plus belles couvertures et sur l'édredon on a déposé des présents que les enfants de chœur emportent et qu'ils partageront ensuite.

Pour Saint Roch avait lieu à Lavelanet la bénédiction des troupeaux. Les paysans de Lavelanet et des communes environnantes les menaient dans la promenade de Lille où le prêtre les bénissait.

Pour la Saint Jean, fête solsticiale comme celle de Noël, le feu est allumé suivant des rites séculaires : Les fagots, quêtés dans les maisons ont été accumulés autour d'un mât solidement fiché en terre et orné d'une couronne à son extrémité. A l'arrivée du prêtre et des enfants de chœur, pendant que les cloches sonnent joyeusement, le doyen du village allume le feu et le prêtre le bénit. Quand les flammes diminuent d'intensité il est de tradition que les jeunes gens prennent par la taille une jeune fille, souvent leur fiancée, et la passent rapidement au-dessus du feu sans les laisser brûler. De jeunes hommes y passent aussi leur femme. Le sens de cette coutume a disparu. Peut-être faut-il voir là une demande de fécondité qu'on peut rapprocher de la bénédiction des lits faite à une date déterminée par le prêtre.

Il s'agissait ensuite d'arracher le mât avant que le feu fût éteint. Des jeunes gens y grimpaient et essayaient de le faire plier. Cela donnait lieu à des compétitions et souvent des querelles et des luttes. Enfin le mât, arraché, était porté par le vainqueur à l'auberge voisine et il était d'usage que l'aubergiste payât à tous les jeunes gens venus pour l'apporter.

Les cendres du « *fougairou* » de Saint Jean ont des vertus particulières. Transportées au jardin elles éloignent les limaces et autre vermine. Elles entrent dans la composition d'un grand nombre de remèdes.

Pour éviter de voir sa maison incendiée il fallait prendre un tison encore enflammé et le jeter sur son toit.

Le jour de Saint Jean, avant le lever du soleil on cueillait, avec ses racines l'herbe de Saint Jean (millepertuis ou « *tres-calam* »). Cette plante était passée 3 fois dans la flamme du fougairou, puis suspendue à la fenêtre où elle restait toute

l'année, protectrice de la maison. A la Saint Jean prochaine il était surprenant de voir la plante reverdir.

La nuit de la Saint Jean apporte aux jeunes filles des précisions sur le métier de leur futur époux.

Pour cela elles doivent prendre un œuf frais — un œuf du jour — et verser le blanc d'œuf dans un verre d'eau. Ce verre est exposé dehors toute la nuit. La fraîcheur de la nuit fait coaguler l'albumine qui prend alors différentes formes se prêtant à une interprétation. Si elle voit un fer à cheval, la jeune fille épousera un forgeron, si elle voit des filaments, ce sera un tisserand, etc... D'ailleurs il est préférable pour elle de faire interpréter ces formes par une devineresse.

A Lavelanet une mention spéciale doit être faite pour la Sainte-Rufine qui se fête le 10 Juillet (messe et vêpres solennelles à un ermitage longtemps en ruines et malheureusement remplacé aujourd'hui par un monument en ciment surmonté d'une croix du plus fâcheux effet).

Dans la chapelle était la statue de la sainte légendaire (1).

La veille de Sainte Rufine les jeunes gens qui avaient au préalable pelé tous les cerisiers (au grand dam de ces arbres) fabriquaient une espèce d'étoile qu'ils fixaient à l'extrémité d'un bâton. C'était à qui avait la plus belle. On enflammait ces torches sur la hauteur et les jeunes gens dévalaient la colline en criant : «*A Santo Rufino !*» et en faisant tourner ces brandons ce qui dans la nuit produisait le plus poétique effet.

Le jour de Sainte Rufine il était bon de porter à l'office qui se célébrait dans la chapelle les tout jeunes enfants encore au maillot et qu'il était opportun de démailloter ce jour-là pour qu'ils deviennent sains et robustes.

Encore aujourd'hui la colline de Sainte Rufine a des vertus spéciales. Si une jeune fille se trouve enceinte on ne manque pas de l'accuser d'avoir été là-haut chercher son enfant.

Aussi se méfient-elles de cet endroit dangereux.

Pour la Toussaint. J'ai déjà mentionné plus haut au chapitre des Fantômes ce qui a trait à cette fête des morts.

Transhumance. Un point important dans l'étude folklorique de la région de Montségur est celui de la transhumance. C'est de Montségur que partent les troupeaux de moutons et de vaches qui vont passer l'été sur le pic de Saint-Barthélemy. Les «*baquiès*» et les «*ramadiès*» qui passent trois et quatre mois de solitude à la montagne rapportent de leur vie de pâtres des impressions et des renseignements souvent fort intéressants.

Organisation des pacages. Les habitants de Montségur ont le

(1) La légende de Sainte Rufine a été relatée dans le recueil de vers languedociens : **Flous de Bousigo**.

droit de pacage sur la montagne d'après un contrat passé entre le propriétaire et la commune (contrat passé pour cent ans). Ils payent seulement le pâtre. Il y a cinquante ans celui-ci prenait 4 francs par tête de vache et 1 franc par brebis. Aujourd'hui ce tarif à plus que décuplé. Le village de Montségur possédait à lui seul 1800 bêtes à laine.

(A noter, et ceci est une parenthèse, que les gens de Montségur ont en outre le droit de prendre des sapins pour la réfection des maisons et la confection des cercueils, mais il ne peuvent pas s'en servir pour construire des maisons neuves.)

Les habitants es villages voisins : Benaix-Serrelongue, Ville-neuve, Fougax, ne jouissent pas de ce privilège et doivent s'acquitter de la location du pacage. En fait ce sont les pâtres qui louent la montagne. Ils payent la « *fourano* » au propriétaire et majorent leurs prix en conséquence (autrefois 1 franc pour chaque vache, 2 sous de plus par mouton).

Montségur possédait aussi un troupeau de chèvres et un de mulets mais ceux-ci ne montaient pas sur les hauteurs; ils restaient à mi-pente.

La « ramade » ou troupeau de brebis comptait environ de 3 à 4000 bêtes, La « bacado » ou troupeau de vaches et de « braus » en comptait de 350 à 400.

Départ des troupeaux. Tous les moutons de la contrée qui vont à la montagne se réunissent le premier dimanche de juin pour descendre fin septembre. Les vaches, elles, sont déjà parties un mois plus tôt et redescendent un mois plus tard.

Chaque propriétaire a fait la toilette des béliers et surtout du plus vieux qui mène le troupeau. On l'a tondu d'une façon particulière.. On lui a laissé sur la tête le « *floc* » de laine qu'on agrémente de pompons de couleur. A sa « *canaulo* » pend la « *bourroumbo* » grosse clochette de cuivre de forme aplatie où est gravé le plus souvent une croix. Les autres béliers portent des « *esquelhos* » cloches plus petites et rondes et les brebis des « *esquelhous* », petites clarines.

Les « *canaulos* » fabriquées par les pâtres à la montagne sont des colliers de bois fermés par une « *clabeto* » petite cheville de bois et quelquefois avec de gros boutons de corne.

Mais tous ces ornements n'allaient pas à la montagne. A Montségur, les propriétaires des troupeaux les enlevaient à leurs bêtes et les ramenaient chez eux. Seules les vaches gardaient leurs clochettes.

Les deux pâtres prenaient possession de l'ensemble des troupeaux et ramados et ramadiés gagnaient la montagne, accompagnés assez loin par les propriétaires et les jeunes gens et jeunes filles de l'endroit.

Une mule les accompagnait porteuse des provisions de la semaine, du sac de sel et des pommes de terre nécessaires pour la saison estivale.

Vie des pâtres. Leurs occupations. Voici les pâtres dans la montagne. Les moutons vont paître à l'Embeirio, au col de la Peiro, tandis que les vaches vont plus haut, à Pret-Maut.

Les troupeaux qui dans le jour s'égaillent sont ramenés le soir dans le « courral » pour les brebis, à la « jasso » pour les vaches, sortes de parcs entourés de claies ou de branchages.

Les pâtres, eux, passent la nuit dans une cabane qu'ils ont bâtie eux-mêmes. La charpente et les parois sont en bois. Le toit est fait avec des « girbos » herbes qu'on arrache avec la terre et qu'on applique sur la charpente, les racines en dessus. Ces « girbos » se recouvrent très bien, à la façon d'écaillés et ne laissent pas filtrer l'eau. Un trou est ménagé dans le toit pour le passage de la fumée. Le sol est de terre battue sauf l'emplacement du lit qui est en planches formant un plan incliné. La couchette est de fougères sèches recouvertes de peaux de mouton. Une place spéciale est faite à la caisse de pommes de terre et à la grande boîte du sel.

Chaque semaine 2 muletiers arrivent, apportant avec les nouvelles du village le ravitaillement et le sel. Ils remportent le fumier que les pâtres ont balayé et entassé dans un coin du courral. Ils le déposent ensuite au pied de la montagne dans un endroit creux appelé le Ségalas. Ce fumier est ensuite acheté par des propriétaires de vignobles des Pays-Bas.

Les courrals sont déplacés de semaine en semaine de façon à ce que le fumier soit déposé un peu partout.

Certains troupeaux de la localité ne montaient pas aussi haut que les autres. Ils restaient sur les pentes inférieures. On les parquait dans des « parres » ou « plhetos » qu'on déplaçait aussi pour fumer diverses étendues.

La garde des bêtes, le souci de leur santé est naturellement la première des préoccupations des bergers. Les brebis sont comptées tous les matins en sortant des courrals et les vaches sont comptées dans leurs jasses 2 ou 3 fois par semaine.

Quelquefois en effet les brebis s'égarent et il n'était pas rare que les loups prélevassent leur part du troupeau. Les vaches ou les « braus » peuvent être tombés dans un ravin et ne plus pouvoir en sortir. Il est nécessaire de les tenir constamment sous une surveillance attentive.

Les bêtes, les brebis surtout sont quelquefois malades. Elles souffrent des pattes et boitent; elles sont atteintes de fièvre aphteuse et cette maladie se transmet à tout le troupeau. On les soigne avec une dissolution de sulfate de cuivre ou vitriol. Souvent aussi elle osnt la « rounho » (la gale). Dans ce cas, les pâtres font bouillir dans un vieux chaudron des genêts qu'ils ont pilés au préalable avec des cailloux et une plante appelée « balaire » arrachée avec les racines. Cette plante est un poison. On ajoute une grosse poignée de sel et de la suie et après avoir raclé le « planel » (la partie malade) avec un « asclou » (lame de bois) on verse la mixture ainsi obtenue, sur la plaie que l'on recouvre avec de la laine pour que les brebis ne se lèchent pas. Ce remède est, paraît-il, infaillible.

Les pâtres se livrent aussi à la confection des fromages. Ils traient les brebis dans des « *cubats* » de bois et ils font cailler le lait avec du « *caulelh* » (la panse des jeunes chevreaux).

Une fois par semaine les pâtres vont « *assala* », recouvrir de sel les rochers du Col de la Peiro. Les brebis viennent ensuite lécher ces roches ce qui les met en appétit.

Pendant leurs heures libres les pâtres vont couper des branchages pour fermer les courrals et les jasses. Ils s'occupent à faire les « *canaulos* » ou colliers de bois qu'ils décorent avec des dessins par une tige de fer rougie au feu.

Quelques artistes exécutent au couteau de menus objets de bois ; écuelles, pipes, pots à tabac ou boîtes à sel.

Un de leurs délassements favoris est la pêche aux grenouilles, très abondantes dans les nombreux ruisselets qui sillonnent la montagne. Elles sont très grosses, certaines pèsent 1 kilo. Les pâtres obstruent le ruisseau avec des « *girbos* » et se saisissent des grenouilles qui corsent leurs repas. Ils en font avec des pommes de terre un bouillon exquis disent-ils. Les muletiers en emportent pour aller les vendre à la ville.

Les pâtres s'emploient aussi à la cueillette des simples. Près des Gourgs croît une réglisse fine mais très sucrée et l'arnica qui, macéré dans l'eau-de-vie servira plus tard contre les coupures. Ils cueillent le genêt, le « *balaire* » contre la gale des brebis et mille autres plantes parfumées pour leurs tisanes d'hiver.

Les pâtres des pentes inférieures cueillent les « *gerses* » (framboises) les « *majoufos* » fraises des bois » et les « *abajous* » (myrtilles) que les femmes vont vendre à la ville. On ne trouve plus ces plantes sur les hauteurs.

Dans leur longue solitude les pâtres deviennent contemplatifs. Ils observent le ciel, les constellations auxquelles ils donnent des noms poétiques : « *Les tres Fustets* » (le Bouvier). *La Carreto espaulado* (La Grande Ourse) etc... Ils savent prévoir le temps qu'il fera d'après les nuages, les vents dominants, la couleur de la lune, l'observation des bêtes... Celles-ci d'ailleurs se comportent différemment suivant le temps. Quand un orage est en préparation elles sont énervées, les vaches se secouent et essaient de s'enfuir de la jasse pour aller se réfugier sous quelque roche ou dans un ravin.

Dangers courus par les troupeaux. Le métier de pâtre n'a toujours pas été de tout repos. Il n'y a guère plus de cinquante ans ils avaient souvent affaire aux loups voire même aux ours et aussi aux aigles qui enlevaient parfois les petits agneaux, et même aux corbeaux qui ne pouvant les enlever, venaient leur crever les yeux.

Les loups profitant du sommeil des bergers et des chiens entraient quelquefois dans le courral et emportaient des brebis.

Mais les chiens alertaient vite les pâtres qui accouraient et parfois ils réussissaient à faire lâcher prise au malfaiteur. Ces chiens « de parre » étaient d'ailleurs de fortes bêtes à demi-sauvages d'une vaillance à toute épreuve et capables de tenir tête au loup. Ils avaient même quelquefois lutte contre l'ours que le montreur promène dans les villages et l'ours n'était pas toujours le vainqueur. Certains de ces chiens, plus sauvages que les autres — mais c'était l'exception — avaient même des instincts de loup. Un ancien pâtre R. J. me raconte qu'un de ces chiens, énorme bête qui d'ailleurs avait chassé maintes fois le loup du courral avait pris sur ses vieux jours une fâcheuse habitude. Il éveillait les pâtres par un aboiement significatif, puis imitait les « *ouluts* » d'un loup qui se bat avec le chien. Les pâtres sortaient, constataient la disparition d'un mouton et voyaient ensuite revenir le chien. Celui-ci pensaient-ils venait de se battre avec le loup, peut-être l'avait-il tué. Comme ce fait se reproduisit trop souvent, ils se méfièrent et mirent une « *esquelho* » au cou du chien. Ils purent ainsi vérifier que c'était le chien lui-même qui simulait une bataille avec le loup et emportait la brebis pour aller la cacher dans un coin. Ils durent abattre la bête trop subtile.

Les ours se tenaient dans les parties supérieures de la montagne aux environs de Prêt-Maut où sont les jasses des « *bacados* ».

Les pâtres racontent qu'un taureau était renommé pour sa force. Il ne rentrait pas souvent à la jasse, il avait dû avoir affaire à l'ours disait-on mais ne le craignait pas, mais un jour que le pâtre était parti à sa recherche il fut témoin d'un beau spectacle; la lutte du taureau et de l'ours. Celui-ci lui envoya un tel coup de patte à l'épaule que le taureau s'enfuit et revint à la jasse avec son épaule emportée.

Que d'histoires de loups et d'ours contées dans les veillées et qui faisaient dilater de terreur les yeux des petits et même des grands. Je ne résiste pas à la tentation de rapporter les plus typiques racontées par M. Raymond JOFFRE, 78 ans. Il les tient de son père qui a passé toute sa vie dans la montagne comme pâtre.

Le père de Ramoun alors qu'il n'avait que 15 ans était valet dans une métairie non loin de chez lui. Un soir de pleine lune il veut aller voir ses parents malgré les objurgations de ses maîtres. La petite chienne de la maison le suit. A un moment donné, il aperçoit deux loups l'un devant lui, l'autre, derrière qui le suivent à petits pas. Heureusement une métairie était dans ces parages. L'enfant y entre. On veut le faire dormir, il s'y refuse, les loups s'étaient sauvés et il n'a plus que 2 ou 300 mètres à faire pour arriver chez lui mais c'est un bois qu'il faut traverser. Quand le garçon se trouve dans le bois voilà ses deux loups qui l'encadrent de nouveau. Alors la peur le saisit il se met à crier, la petite chienne aboie follement. On arrive, les loups se sauvent.

Une autre fois un charbonnier voit passer un loup isolé

devant sa meule, le loup s'enfuit. Par dérision, le charbonnier imite les « *ouluts* » des loups. Mal lui en prend car peu d'instants après il voit arriver toute une meute. Comme c'est un homme courageux il saisit alors des tisons enflammés de sa meule et les jette sur les loups qui s'éloignent.

Un autre paysan rencontre une bande de loups près d'une maison abandonnée. Il a le temps d'entrer dans la maison, de monter au premier étage par un escalier à demi-démoli et de fermer la porte. Les loups sont au rez-de-chaussée. Comme le plancher n'existe presque plus ils aperçoivent l'homme là-haut et font des bonds pour l'atteindre, mais en vain. Le paysan jette son sabot sur un loup. La bande s'en saisit et le déchiquette, furieuse d'être frustrée de sa proie. A la fin, voyant qu'ils ne peuvent arriver à leurs fins les loups s'éloignent et l'homme se sauve.

Encore une histoire authentique.

Un homme qui était rentré de la ville pris de boisson s'était étendu et dormait au pied d'un pailler. Il est réveillé par un frôlement suspect. C'était un loup qui était venu le sentir mais n'osait pas l'attaquer. L'homme, soudain dégrisé, se lève, le loup s'enfuit mais il se met à hurler de façon significative. L'homme comprend qu'il appelle, les autres et grimpe au sommet du pailler. Immédiatement après arrive une bande de loups. Il se mettent avec acharnement à arracher lapaille avec les pattes et les dents tant et si bien que le pailler tremble et l'homme ne se sent pas en sécurité. Il se met à crier mais on ne l'entend pas les maisons étaient assez éloignées et offraient les murs opposés aux façades. Enfin les chiens finissent par l'entendre et donnent l'alarme. On arrive, il était temps, le pailler était aux trois quarts démoli. Les loups se sauvent mais l'homme demeura longtemps malade et puis aphone. Il ne pouvait plus émettre un son. C'était la peur disait-on ou la violence des cris.

— Non, non, disent les vieux. Il en arrive de même à presque toutes les personnes qui ont eu affaire aux loups. Ces bêtes ont le pouvoir magique d'enlever l'usage de la voix aux personnes qu'elles ont effrayées et c'est si vrai qu'on dit couramment encore aujourd'hui d'une personne momentanément muette : « A bist le loup ! »

Mais voici que les premiers froids arrivent. Les troupeaux descendent peu à peu de la montagne et enfin, la dernière étape est franchie et un dimanche de fin septembre ils entrent à Montségur. Propriétaires et métayers sont tous là pour en prendre livraison car tout le monde sait qu'aujourd'hui la « *ramado* » descend.

A l'heure de la messe une véritable marée envahit les rues et chacun fait son tri. Ce serait assez aisé : chaque troupeau ayant sa marque personnelle et se tenant groupé autour de son « *marra* » mais cela ne se fait pas sans aboiements et vociférations, et que de poussière ! Enfin le tri est terminé et tous,

pâtres et métayers se rendent chez le Janounet où un repas pan-agruélique est préparé.

Cette « ribote » ! Les pâtres en ont rêvé tout l'été en mangeant leurs pommes de terre cuites la cendre et arrosées de lait caillé. Certes, l'air de la montagne les a creusés et ils le font bien voir. Ils ont tombé la veste et les manches de la chemise relevées jusqu'aux coudes, s'attaquent aux victuailles avec ardeur.

« Un autre uchaut, Janounet ! »

Et puis ce sont les chansons. Chacun pousse son refrain sans souci d'interrompre celui du voisin et c'est un beau vacarme jusqu'à la nuit tombante.

Enfin tout le monde se retire, les métayers emmènent leurs troupeaux et l'on n'entend plus que le tintement décroissant des clochettes qui se perd dans la nuit.

Montségur retombe dans sa torpeur jusqu'à l'été prochain.

Et voilà les renseignements que j'ai pu recueillir au cours de mes nombreuses visites chez mes vieux amis de la montagne. Ils me les ont donnés avec une bonhomie parfaite; je les en remercie vivement, heureuse si quelques-uns de ces détails peuvent présenter quelque intérêt au point de vue folklorique.

Les conjurations dans l'Ariège

par J. VÉZIAN

Les conjurations dans l'Ariège ont fait déjà l'objet d'un bon travail de M. L. PALES (1). Les notes qui suivent n'ont d'autre but que d'y apporter quelques compléments et de présenter quelques variantes. Ces vieux rites varient souevnt d'une famille à l'autre, dans un même village le principe général restant le même et il importe d'en fixer les moindres détails, qui s'éclairaient souvent mutuellement, avant que les progrès de la mentalité moderne dans nos campagnes les aient trop altérés. C'est dans cet esprit que nous donnons ici quelques recettes manifestement incomplètes, qu'une formule devait accompagner, comme ailleurs, mais qui présentent certains traits curieux.

Conjurations contre les serpents. — Nous en avons recueilli deux variantes, elles présentent un caractère commun, c'est que celui qui, le premier, voit son ennemi y est considéré comme ayant une emprise sur lui.

(1) L. Pales, *Esconjurar, thérapeutique magique de l'Ariège*. Revue anthropologique 1927, p. 364-372.

La première recette provient de Labastide-de-Sérou.

Le premier mardi de mars, avant le soleil levé, on récite la formule suivante pour se préserver des piqûres de serpents durant l'année.

*Le prumè dimars de mars
La bipero sort del gamas
Touto bestio serpentino
Bouto'l cap dijou l'aspino
Diu que'n bejo
Jou que'n bejo
Abant que tu'n'me bejos
Pater noster etc.*

Le premier mardi de mars
La vipère sort du buisson
Toute bête serpentine
Met la tête sous l'épine
Que Dieu le voie
Que je le voie
Avant que tu ne me voies
Pater noster etc...

On appelle cela « *escounjura* » ou « *escarni las serps* » (« conjurer » ou « contrefaire les serpents »). Ce dernier terme « *escarni* » (contrefaire) nous permet de compléter la recette grâce à un autre renseignement provenant de la même région. D'après cette variante, il faut, pour se préserver des piqûres de serpents durant l'année, remuer les ronces avec un bâton le premier mardi de mars en récitant une formule. Il semble qu'il y ait là une sorte d'envoûtement, le bâton avec lequel on remue les ronces représentant un serpent qui rampe et que l'opérateur voit avant d'en avoir été vu.

Autre formule recueillie à Esplas.

*Le prumè dimars de mars
La bipero sort del trauc
Jou la bi
Ero nou'n bic
Jou't dizi que nou'n piques
pas a jou
E en cap de ma maizou
E en cap de moun bestiarou.*

Le premier mardi de mars
La vipère sort du trou
Je la vis
Elle ne me vit pas
Je te dis de ne piquer
ni moi
Ni personne de ma maison.
Ni aucun de mes bestiaux.

Réciter ensuite cinq pater.

Après avoir récité cette formule, si dans le courant de l'année on rencontre un serpent il est obligé de rester immobile. Ce secret peut être communiqué sans que celui qui l'emploie perde le pouvoir de l'employer.

Oiseaux de proie. — Pour empêcher les oiseaux de proie de nuire à une couvée de poulets, il faut, la première fois qu'on les sort, les porter dans une corbeille avec la poule, la corbeille étant recouverte d'un crible. On fait ainsi tout le tour de la métairie en allant jusqu'aux endroits où vont les volailles. En même temps on jette de l'avoine par derrière en disant :

Machant aujam, bè-t-en. (Méchants oiseaux, allez-vous-en).

Un autre procédé consiste simplement à faire sortir pour la première fois les petits poulets le dimanche entre les deux messes.

Ces deux recettes proviennent de Gabre.

Contre le renard. — Faire le tour de la métairie avec un tison de la bûche de Noël avant le soleil levé.

(CRAMPAGNA).

Pour arrêter les chiens courants. — Retourner le bout de la manche, se signer et dire :

Cassaïre de lardos

Autant de lebres tuaras coumo m'en daros.

Le sens de cette formule est quelque peu obscur; on pourrait peut être la traduire ainsi : « chasseur de... tu ne tueras pas plus de lièvres que tu ne m'en donnerais ».

Pour détruire l'effet de cette conjuration, le chasseur doit aller laver le museau de ses chiens dans un ruisseau.

(LOUBENS).

Contre les rages de dents. — Prendre 9 petits cailloux de rivière, 9 grains de sel, 9 têtes de ronces, les mettre dans l'eau bouillante, retourner le pot dans un plat; toute l'eau et toutes les pierres remontent dans le pot. Exposer la joue à la vapeur qui s'en dégage.

(ERP.)

Contre le venin. — Des procédés basés sur le même principe sont employés contre le venin. On fait bouillir l'eau on y met une herbe appelée « *herbo del bère* » (herbe du venin). On retourne le pot dans un récipient plus grand et on expose la blessure à la vapeur de l'eau.

(GABRE).

Dans une variante, dont la recette nous a été donnée incomplètement le blessé mit le doigt sur le fond du pot retourné. Il s'agissait d'un homme qui s'était piqué le doigt avec une épine; le doigt s'était enflé et l'on avait cru que c'était parce qu'il y avait une salamandre au pied de l'aubépine d'où provenait l'épine qui avait causé la blessure.

(ERP.)

La sorcellerie dans l'Ariège

par J. VÉZIAN

Les histoires de sorcellerie sont nombreuses dans l'Ariège comme partout, et sont basées également sur le pouvoir attribué à certaines personnes d'agir à distance dans le but de nuire et de charger certains objets d'une influence maléfique.

Comment devient-on sorcier ? Nous n'avons pas encore rencontré d'histoire de pacte avec le diable, mais il ne faudrait pas en conclure à l'inexistence de cette croyance, qui se trouve dans des régions voisines.

Dans diverses parties de l'Ariège on croit que le sorcier, avant de mourir, cherche à communiquer son pouvoir à quelqu'un en lui serrant la main. Cette transmission peut se faire soit au fils aîné (Erp), soit à une autre personne, un parent, un voisin par exemple. On raconte qu'un sorcier d'Aron (commune de Labastide-de-Sérou) ne pouvait pas mourir parce qu'il n'avait pas pu transmettre son pouvoir; il demandait qu'on lui touchât la main, et personne n'osait le faire, on lui tendit un manche à balai qui se mit à danser.

Les sorciers sont condamnés à faire le mal, le plus souvent ils causent des maladies aux gens et aux bêtes. On les accuse aussi d'empêcher les attelages d'avancer, d'égarer les gens, de leur faire peur en prenant des formes diverses — et ici il est parfois difficile d'établir une ligne de démarcation bien nette entre les sorciers et les loups-garous.

Les sorcières quand elles ne peuvent faire d'autre mal, sont obligées de faire perdre 9 plantes dans la journée. (Erp).

Les sorciers ont le pouvoir d'entrer dans les maisons en passant par le trou de la serrure (Erp).

Voici quelques histoires de sorcellerie.

Une femme d'Aron laisse son couteau près d'une source, une autre femme le ramasse, tombe malade, et accuse la première de l'avoir ensorcelée. Dans ce cas, le couteau sert d'intermédiaire entre la sorcière et sa victime.

Pendant la moisson, les travailleurs, après s'être reposés, s'étaient relevés; seule une vieille femme qui passait pour être sorcière restait couchée à terre; elle paraissait dormir. On s'amusa à la secouer et à la changer de place en mettant la cruche à l'endroit où elle était tout d'abord; elle ne bougea pas davantage. A un moment donné, comme elle dormait toujours, la cruche qui n'était pas loin d'elle se mit à tourner. On remit la sorcière à la place de la cruche et elle s'éveilla aussitôt. On lui demanda ce qu'elle avait fait. Elle répondit qu'elle venait d'Espagne où elle avait fait mourir trois mules (Trémoulet).

Dans une variante recueillie à Erp, c'est une couvée de poulets que la sorcière fait perdre en Espagne.

Dans cette histoire, comme dans certaines autres, le corps de la sorcière reste en place tandis qu'une partie de sa personnalité la quitte pour aller, au loin, commettre des méfaits, il semble que ce soit le cas le plus fréquent. Nous verrons, cependant une jeune sorcière se transporter au sabbat avec son corps.

Nous retrouverons d'autres méfaits de sorciers et sorcières en étudiant les procédés employés pour conjurer le sort.

Voyons tout d'abord comment on se préserve de la mauvaise influence des sorcières que l'on rencontre sur son passage. Il existe à cet effet plusieurs formules.

Dire 3 fois « *Broucho, diable* » (sorcière, diable) (Erp).

Dire 9 fois « *Te doutti, sourcièro* » (je te soupçonne, sorcière)

(Trémoulet)

Autre formule :

Breïcho, breïcho, cabessal (Sorcière, sorcière, coussinet).
Se tournos douma, te dounarè foc e sal.
(Si tu reviens demain, je te donnerai du feu et du sel).

(Trémoulet).

Le « cabessal » est le coussinet en forme de couronne que les femmes placent sur la tête quand elles portent des fardeaux.

Quand on porte du fenouil sur soi, on est préservé des sorcières.

Plusieurs procédés sont employés pour découvrir les sorciers. Pour empêcher une femme soupçonnée d'être sorcière de sortir d'une maison on place un balai à l'envers près de la porte (Erp). Le plus souvent c'est à l'église que l'on opère; les sorcières ne peuvent en sortir si on met 9 aiguilles bout à bout dans le bénitier, ou si le prêtre laisse le livre ouvert après la messe (Erp).

En général quand une série de malheurs ou une maladie qui paraît être anormale surviennent, on va trouver le devin (endebinaire). Les devins emploient divers procédés pour découvrir le sorcier ou pour contrecarrer son action.

Un jeune homme étant malade, le devin, consulté, demanda un morceau de vêtement de chacun des habitants de la maison, et désigna comme ayant envoyé le mal la propre mère du jeune homme. (St Girons).

Un fermier d'Encourtiech avait éprouvé des pertes de bétail, sa truie avait mis bas des petits cochons morts. Le devin conseilla de donner à la truie de la tisane de fenouil. Pour cela il fallait faire bouillir du fenouil dans un chaudron avec 9 litres d'eau et donner chaque jour à la truie 1 litre de cette tisane avec ses aliments. Mais le devin ajouta qu'il devait y avoir un mauvais sort dans les murs et conseilla au fermier de quitter sa ferme.

Un enfant ne voulait pas têter. Le devin déclara qu'il s'agissait d'un sort qui lui avait été lancé avant sa naissance et prescrivit de parfumer la porte et toutes les fenêtres en mettant sur des charbons ardents une certaine herbe qu'il donna.

(St Girons).

L'intervention du devin n'est pas toujours nécessaire. Ainsi, dans les cas, assez fréquents d'attelages qu'un sorcier empêche d'avancer, on peut employer divers procédés pour conjurer le sort, par exemple, quitter sa veste et la remettre après avoir retourné une manche; au premier coup de fouet les chevaux avanceront (Labastide-de-Sérou). On peut aussi enlever sa veste et la mettre retournée, sur le licol du cheval (Erp). Autre recette : retourner sa veste et y taper dessus, c'est le sorcier qui recevra les coups, et il laissera marcher les chevaux (Trémoulet).

Nous nous trouvons ici en présence d'une sorte d'envoûtement. Un autre procédé courant dans la région du Mas d'Azil, de Labastide-de-Sérou etc... se rattache également à l'envoûte-

ment. Lorsqu'on croit être victime d'un sortilège on achète des clous, sans les compter, on les paie, puis on les fait bouillir dans un chaudron avec un poumon de bœuf; le sorcier souffre dans sa poitrine des piqûres des clous et il est obligé d'aller dans la maison de sa victime.

L'histoire suivante nous montre une variante de ce procédé. Un homme qui souffrait de douleurs consulta un devin de Ganac. Ce dernier lui prescrivit de faire bouillir une tête de mouton avec 7 clous ordinaires et 15 clous de sabots et de se procurer 4 épingles appartenant à une femme de 70 ans. En procédant à l'opération il fallait réciter une formule, sorte d'imprecation contre la personne qui était censée avoir donné le sort. On devait opérer de nuit. Le lendemain matin, la première femme qui viendrait serait la coupable. L'histoire raconte qu'en effet, le lendemain, une vieille femme vint dans la maison pour une raison ou pour une autre; le malade lui tomba dessus à coups de bâton et fut guéri.

On peut ranger dans une catégorie voisine le procédé qui consiste à marquer le sorcier pour l'empêcher de nuire. Pour cela on ira trouver le devin qui fera apparaître dans un verre d'eau l'image du sorcier; on pourra ainsi le blesser en effigie en lui coupant la main par exemple. Le sorcier sera blessé sur son propre corps comme il l'aura été sur son image. On évite de lui faire une blessure mortelle.

A côté des pratiques d'envoûtement, il convient de citer un phénomène du même ordre : la répercussion sur le sorcier des coups portés sur la forme qu'il a prise pour nuire. En voici quelques cas :

Un homme de Gabre voyait apparaître dans sa chambre des moutons et d'autres bêtes qui venaient l'épouvanter; il leur donnait des coups de bâton et le lendemain on remarquait que deux de ses voisins boitaient ou restaient malades chez eux.

Dans une étable, les vaches et les veaux mouraient. Le maître de maison alla trouver un devin qui lui dit d'aller à l'étable une nuit, au clair de lune et de regarder s'il voyait une ombre. L'homme fit ce qui lui avait été indiqué; il vit une ombre et y tapa dessus. Le lendemain, sa propre mère ne se leva pas et lui avoua que c'était elle qu'il avait assommée. Le fils manifesta à sa mère le regret de ne pas avoir achevé de la tuer sous sa forme d'ombre, mais lui dit qu'il la respectait sous sa forme de femme. La sorcière ne survécut pas longtemps à cette aventure. (Soulan).

Un homme vit, une nuit, une poule étrangère perchée sur le ratelier de son étable; il lui tordit l'aile gauche pour la reconnaître. Le lendemain, une amie de sa mère ne se leva pas elle avait le bras démis; la blessure s'enfla et elle en mourut. (Soulan).

Le sabbat des sorcières est l'objet de quelques traditions qui indiquent parfois l'endroit où il avait lieu comme à Gabre, du côté de Pujol, autour d'un gros arbre sous lequel l'herbe ne

poussait pas. A Erp, les sorcières se réunissaient autour des pierres du Cot d'Ayens, avant de partir, elles embrassaient le derrière du diable.

Dans une histoire, malheureusement incomplète, une femme dit à une petite fille que, si elle veut la suivre pendant la nuit, elle n'aura qu'à aller la trouver à une certaine heure; elle lui donne un morceau d'étoffe qui l'obligera à y aller. Au soir indiqué, la petite fille alla chez sa voisine; celle-ci lui fit avaler une cuillerée de vinaigre et l'emmena au sabbat. La petite fille retourna plusieurs fois au sabbat. Ses parents s'aperçurent de ses absences et lui demandèrent où elle allait. La petite fille se fit donner une cuillerée de vinaigre dans laquelle il fallait mettre autre chose, peut-être de l'huile, elle fit cela afin que la sorcière ne put savoir qu'elle parlerait; puis elle raconta à sa mère ce qui était arrivé. On lui fit enlever cette obligation. (Saint-Gironnais).

Nous n'avons recueilli aucune histoire d'exorcisme de sorcier, il doit cependant y en avoir et sur ce point, notre documentation est incomplète. La seule croyance que nous ayons recueillie à ce sujet est que lorsqu'un sorcier est exorcisé et se convertit, une chute de grêle peut s'ensuivre.

Les histoires de loups-garous constituent un domaine voisin de celui de la sorcellerie, mais un peu différent. Citons toutefois le trait suivant qui rappelle la coutume africaine des frères de sang.

Pour acquérir le pouvoir de faire le loup-garou il faut, à minuit, se faire une entaille d'où coule le sang, un homme qui possède déjà ce pouvoir en fait autant et les deux hommes mélangent leur sang. (Loubens).

Terminons par une tradition bizarre qui se rapporte aux sorcières.

Quand Notre-Seigneur passait sur terre, il fut poursuivi par les juifs, les « *brouchos* » (sorcières) le suivaient pour effacer ses traces avec une cafetière. Notre-Seigneur fut sauvé et dit aux sorcières :

« Sorcières vous êtes, et sorcières vous serez, jamais vous ne serez décélées, ». En souvenir de ce fait, lorsqu'on retire une cafetière du feu, on en efface la trace sur les cendres.

(Erp).

La formule suivante, recueillie à Gabre, est plus complète :

Breichos qu'ets

E breichos que sirets

Jamès decelados nou sirets

Mè jamès al cel nou'n dintrarets.

(Sorcières vous êtes

Et sorcières vous serez

Jamais vous ne serez décélées

Mais jamais vous n'entrerez au Ciel.)

J. VÉZIAN.

La Spoulga de Baïchon ⁽¹⁾

Après la chute de Montségur, la plupart des Cathares qui purent échapper aux Inquisiteurs, se réfugièrent dans diverses grottes de la région d'Ussat, d'Ornolac, de Vicdessos. C'est à cette époque et même dès le début de la Croisade contre les Albigeois que certaines grottes « élues » furent fortifiées. Elles prirent alors le nom de « *Spoulgas* ».

Ces hommes traqués choisirent parmi les nombreuses cavernes du pays celles qui étaient les plus inaccessibles, dont l'entrée était peu visible et pouvait être facilement murée.

Ils purent ainsi continuer à pratiquer leur culte, et même à faire de l'apostolat.

« C'est de cette façon que la Grotte de Lombrives, séjour « d'un évêque, devint la « Cathédrale des Albigeois » ; que les « spoulgas d'Ussat, d'Ornolac, de Bouan, devinrent l'Eglise « d'Ussat, l'Eglise d'Ornolac, l'Eglise de Bouan ou « les Trois « Eglises ». Tout à côté les grottes de Ramploques, de l'Ermitte, de « Fontanet, recevaient à volonté et sacerdoce et croyants. » (2).

La *Spoulga de Baïchon* est creusée dans la falaise calcaire qui domine au N.-E. le hameau de ce nom. L'entrée de la grotte (alt. 825 mètres) regarde vers le S.-E. ; de forme quasi ogivale, elle mesure 3 m. 50 environ de large et 7 à 8 mètres de haut. Elle est, dans sa partie inférieure, fermée par un mur de 50 centimètres d'épaisseur, solidement bâti en pierres et mortier. Ce mur présente du côté Sud des vestiges de porte ; en son centre et à 1 m. 80 de haut on remarque une petite ouverture de 25 centimètres en carré, judas qui devait servir au guetteur.

Ce mur n'obstrue que la moitié inférieure de l'entrée, mais il est certain qu'à l'origine il devait être plus élevé et muni de créneaux, comme il en existe encore à la Spoulga de Bouan, près d'Ussat.

Le porche d'entrée donne directement sur un à pic de 10 mètres, il domine le pied de la falaise de 25 mètres. La crête de la falaise le domine à son tour de 20 mètres. On peut donc dire que la spoulga est située entre ciel et terre !

Pénétrant dans l'intérieur de la grotte, l'on est surpris par son aspect : pas d'espace libre derrière le mur permettant un habitat. L'on doit grimper 4 à 5 mètres à travers la roche pour atteindre une plate-forme d'une superficie de 3 à 4 mètres carrés.

(1) **Baïchon** : Petit hameau de la commune de Miglos (Ariège), situé dans la vallée du Vicdessos à 1 kilomètre 500 environ du village de Niaux.

(2) **Réf. - A. Gadal** : La cathédrale et les trois églises des Cathares Albigeois.



Signe Cathare de la Spoulga de Barchon

De là, on remarque, à droite et à gauche, de nombreuses encoches creusées dans les parois du rocher. Ces encoches servaient à soutenir un plancher qui, reposant également sur la plate-forme et sur le mur, rendait la grotte habitable. Ce plancher devait développer environ 9 mètres de long et 5 mètres de large : vaste et spacieux refuge.

Le fond de la spoulga se continue par un étroit boyau de 0 m. 75 de haut et 1 m. de large, en moyenne, qui s'enfonce dans la montagne, en direction générale N.-O., pendant une trentaine de mètres ; puis devient impraticable par suite d'éboulements. Ce boyau devait sûrement servir de sortie secrète et aboutir dans une des nombreuses grottes qui dominent le village de Niaux.

Aucun signe particulier n'est tracé ni sur les parois intérieures de la grotte, ni sur celles du boyau.

Comment les initiés accédaient-ils à ce refuge ?

La solution du problème nous a été donnée par un signe que nous avons découvert sur la roche, au pied de la falaise, (alt. 800 m.), à 50 mètres environ à l'Est de l'aplomb de la grotte.

Ce signe, gravé au burin sur une paroi calcaire fortement imprégnée de sels ferreux, se détache cependant nettement en blanc. Son grand axe orienté S.-O. N.-E., oblique de 45°, mesure 19 centimètres.

Suivant du regard l'orientation de ce grand axe, nous avons remarqué une étroite corniche se dirigeant d'abord vers le N.-E., puis revenant vers le S.-O. Parcourant, d'ailleurs avec difficulté, cette corniche nous avons atteint le pied de l'apic, à 10 mètres au dessous de la grotte.

Arrivés à ce point, il était facile à ceux qui cherchaient refuge dans la spoulga, de l'atteindre avec une échelle de bois qui était ensuite hissée dans la grotte pour éviter toute surprise.

Moins favorisés que les initiés, ne possédant pas d'échelle de bois, nous avons du rebrousser chemin, grimper sur la crête de la falaise, lancer une échelle de corde dans le vide et atteindre la grotte après une descente de 20 mètres (1).

Telle est la *Spoulga de Baïchois*.

Après l'avoir décrite, j'en reviens au « *Signe* » remarqué sur la falaise.

Quel est ce « *Signe* » gravé sur la roche, que représente-t-il, qu'indiquait-il ?

La photographie que nous en avons prise n'a pu être reproduite grandeur nature. La longueur exacte du « *signe* » est de 19 centimètres et sa plus grande largeur de 9 centimètres. Il est gravé au burin dans le calcaire sur une profondeur de 2 à 4 millimètres. Il présente dans son ensemble l'aspect d'une arbalète tendue vers le N.-E. Mais en l'étudiant plus en détail, on peut en dégager tout d'abord une croix à double traverse ; la

(1) J'étais accompagné dans cette exploration par mon ami Jean Galy, Secrétaire du Spéléo-Club de l'Aude, qui m'a été du plus grand secours.



Vue de la Grotte fortifiée de Baichon

traverse supérieure étant plus courte que la traverse inférieure. Les deux branches de la traverse inférieure sont réunies par un arc de cercle qui passe au dessus de la traverse supérieure. Le pied de la croix est en forme de triangle.

Intrigué par cette composition, nous en avons demandé le sens ésotérique à Monsieur A. GADAL, Conservateur des Grottes du Sabartez, qui, avec son amabilité coutumière, a bien voulu nous en donner l'explication suivante :

« La croix à double traverse est la croix des 7 Eglises d'Asie grecque. Elle est devenue la croix des Templiers et a été également adoptée par les Cathares.

« L'arc de cercle est le « Caput » ou crâne du Christ. Le Caput est le symbole de la vie, du repos, de la méditation. Si par contre le Caput est renversé c'est un signe de mort et de résurrection.

« Le triangle qui est à la base de la croix est le symbole de la trinité ».

Dans le cas particulier ce « Signe » indiquant aux initiés le chemin à suivre pour gagner la spoulga, leur disait également qu'ils allaient atteindre un refuge très sûr, dans lequel ils pourraient vivre en toute tranquillité et se livrer à leurs méditations et à leurs prières.

La Spoulga de Baïchon jouit, en effet, d'une situation exceptionnelle. Elle n'est visible ni de la vallée du Vissedoss, ni du village de Baïchon, ni du village de Niaux, ni du Château de Miglos. Elle regarde directement le S.-E., c'est-à-dire la montagne qui constitue le Cirque de Baïchon.

Si l'on tient compte des épaisses forêts qui s'élevaient dans ce cirque et sur la montagne avoisinante au XIII^{me} siècle, on comprendra que cette spoulga était un asile presque inviolable.

Nous croyons donc pouvoir conclure cette étude en disant que la *Spoulga de Baïchon* était fréquentée par les initiés Cathares et que le « Signe » gravé au pied de la falaise leur indiquait le chemin qu'ils devaient suivre pour se mettre en sûreté.

Il est fort plausible que durant les guerres de religion, cette grotte ait également servi de lieu d'asile aux Huguenots.

Docteur M. CANNAC.

A TOULOUSE

Le Congrès de Musicologie populaire Occitane

Rendre compte — dans les limites rigides qu'imposent au « reporter » les conditions matérielles de fabrication d'un périodique — rendre compte d'un congrès savant, c'est une tâche un peu décevante... Aux séances de travail, animées et vivantes, tend à se substituer une sèche, une squelettique énumération de noms, de dates et de titres de rapports, table des matières sans matières, alléchant en vain le lecteur.

Plutôt que de nous laisser aller à ces faciles, ennuyeuses et vaines litanies, cherchons à tirer du Congrès de Musicologie populaire occitane, qui s'est tenu, à Toulouse, du 25 au 28 mai dernier, quelques-unes de ces idées générales qui y furent passées au crible des communications particulières et des compétences individuelles.

Présidées, tantôt par l'éminent régionaliste Charles-Brun, tantôt par M. le Doyen Dottin, qui, représentant le Recteur Deltheil, était chez lui, puisque le Congrès siégea à la Faculté des Lettres, tantôt par M. le Professeur Gavel, par M. Jean Poueigh ou par M. Georges Henri Rivière, les séances s'étaient réparties en trois chapitres : **Histoire, Méthodologie, Applications.**

Or, si la première de ces sections a vu présenter des études de détail, remarquables par leur compétence, probité, telles que celle de M. Ernest Lafon sur « les chants populaires du Quercy », celle de Mlle Claudine Marsel-Dubois sur « les instruments de musique dans les régions montagnardes de la France », celle de M. Niel sur « les cris des marchands toulousains » ou celle de M. Poueigh sur « la musique populaire pyrénéenne », elle n'a pas apporté, elle ne pouvait pas apporter à la science française, même pour cette Occitanie à laquelle l'objet du Congrès la limitait, cette synthèse historique et philosophique qui, d'ailleurs, n'a jamais encore été tentée, en dehors de rares ouvrages comme le vieux livre de Weckerlin sur la **Chanson Populaire**, comme le livre d'ailleurs si incomplet et si sujet à critique de Julien Tiersot : **Histoire de la Chanson Populaire en France**, ouvrages généraux auxquels il faudrait joindre les excellentes études publiées par Anatole Loquin dans « Mélusine ».

Des études comme celles de M. le professeur Faucher sur l'« Originalité des genres de vie des populations montagnardes européennes » ou de M. A. Varagnac sur les « Fonctions antiques et futures de la danse » élargissent, certes, dans le sens que nous invoquons, des débats auxquels les autres chercheurs avaient apporté de si précieux, de si minutieux, de si indispensables témoignages. Cet opiniâtre et patient labeur finira sans doute par constituer une encyclopédie de la chanson populaire, occitane, puis française, puis mondiale... Mais après combien de congrès — après combien d'années, après combien de siècles ? Prévision d'autant plus difficile à déterminer que cependant, la chanson populaire continue à vivre et à évoluer, de sorte qu'à mesure que le folkloriste, patiente Danaïde, puise à la source, la source coule, se répand, s'évapore ou s'enfuit...

Avant même de faire l'histoire de la chanson, il faut capter celle-ci. Avant de disséquer le papillon, il faut l'attraper, le piquer sur son bouillon... Ou, comme dit la chanson populaire elle-même,

« Mon beau monsieur, quand on la tient
Faut plumer la poule ! »

Et c'est pourquoi la **Méthodologie** occupa, à juste titre, la seconde partie du Congrès.

Il faut, certes, une méthode pour recueillir **scientifiquement** ce qui subsiste de notre folklore musical. C'est ce qu'oublie trop souvent les folkloristes **bénévoles** qui, en leur jeune enthousiasme, semblent s'imaginer qu'en pareille matière la bonne volonté supplée à tout.

Il faut une **méthode**, et il faut, aussi, une **technique** spéciale. Or il est incontestable que la seule technique efficace d'une récolte **sonore**, c'est l'enregistrement direct phonographique. Il apporte, à la méthode graphique, une **amélioration** équivalente à celle qu'a apporté en matière de témoignage scientifique la photographie au dessin, qui la précéda. Le Congrès International de Folklore de 1937 sanctionna ce progrès par un vœu en faveur de la généralisation de l'enregistrement direct, et c'est ce que rappela M. Roger Dévigne, Directeur de la Phonothèque Nationale, grâce à qui ce vœu avait été provoqué et adopté. Il n'avait donc plus, en 1942, à plaider la cause de cette « technique », mais à l'illustrer seulement, en rappelant les résultats obtenus par le Musée de la Parole, par la Phonothèque Nationale et par les instituts savants : Musée des Arts et Traditions Populaires, Musée de l'Homme, Collège de France, etc., qui, en liaison avec ces deux organismes d'Etat et, la plupart du temps, avec leur concours direct, entreprennent également des prospections sonores. Malgré la guerre, malgré les difficultés matérielles, la Phonothèque Nationale poursuit ses **travaux au-delà comme en-deçà de la ligne de démarcation**. Les membres du Congrès de Musicologie occitane purent entendre quelques-uns des disques enregistrés au cours de ces prospections, et notamment de la prospection « Pyrénées-Languedoc », actuellement en cours. Depuis, déjà, en zone occupée, la Phonothèque Nationale a procédé à des enregistrements de chansons et de tests dialectaux en patois charentais...

Grâce à ces matériaux, les savants peuvent et pourront à jamais travailler sur des documents originaux, qu'ils confèrent folklore et dialectologie, comme Mlle Marcel-Dubois, qu'ils appliquent la cartographie au folklore musical, comme M. Fortier-Beaulieu, ou qu'ils se livrent à l'infinie variété de travaux dont l'« Encyclopédie Nationale sonore » de la France sera la riche et émouvante matière.

Dans le domaine des **applications**, qui constituait le troisième chapitre du Congrès de mai, les dévouements et les enthousiasmes se manifestèrent abondamment. Représentants des mouvements de jeunesse, « Compagnons », organisateurs et organisatrices d'une renaissance folklorique, membres de l'enseignement firent assaut de zèle et d'activité en exposant leurs conceptions en ce qui concerne les « applications » du folklore. Il y a là, évidemment, à la fois des raisons d'espérer en un avenir fécond, et des raisons de redouter certains dangers. Si l'on admet que le folklore est une forme de civilisation populaire, on doit admettre en même temps que cette civilisation vit par elle-même, et se suffit à elle-même.

Elle obéit à des lois profondes que le savant peut dégager et étudier, elle ne peut guère se plier à des directives arbitraires sans y perdre son authenticité et sa saveur. Ce qui ne veut pas dire que la France, inquiète et meurtrie, n'ait pas le droit d'essayer de se retremper dans cette civilisation populaire qui est l'expression du meilleur de son âme... Affaire de tact, de science et d'opportunité. Eclairés et conseillés par les savants spécialistes, instruits, guidés par les enquêtes et les prospections menées selon les

meilleures règles de méthodologie et de technique, aidés par des organismes tels que la Radio d'Etat, dont M. Roger Dévigne, dans une seconde communication, montra quel devrait être et quel sera le rôle en matière de diffusion de folklore authentique, les apôtres du chapitre « Application » — parmi lesquels, faute de pouvoir les nommer tous, il faut citer Mme Dasque, M. Jean-Michel Guilchef, Mme. Dora-Jeanne Druille, pourront apporter leur utile concours à cette œuvre d'harmonieuse fusion entre « Régionalisme culturel et Civilisation nationale », qui fit l'objet du brillant et touchant discours de clôture où le bon maître Charles-Brun plaïda avec l'émotion juvénile et toute pailletée de malice qui lui est coutumière la cause à laquelle il a voué depuis longtemps ses enthousiastes efforts.

La dernière journée du Congrès vit encore se constituer, d'une part, la Fédération régionale des Sociétés académiques et savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, d'autre part la Fédération régionale des groupes folkloriques de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, qui se donna aussitôt pour Président M. Armand Praviel. Ces « groupes folkloriques » avaient d'ailleurs, dès le 24 mai, employé tout leur art à mettre en état, de grâce, au théâtre du Capitole, les membres du Congrès, et, au cours d'une seconde représentation en plein air et en pleine ville, le grand public toulousain, qui les uns et les autres firent fête au « Ramelet moundi » comme au « Riban de Prouvenço », aux « Pastourels de Campan » comme au « Castet de Garono », à « La bourrée de Haute-Auvergne » comme aux « Aouselous de la Courbiéro ». Ici encore, faute de pouvoir nommer tant d'excellents interprètes du folklore d'oc, rendons au moins hommage au beau talent de Mme Juliette Dissel, infatigable animatrice des spectacles occitans, de même que M. André Varagnac, Conservateur des Musées Nationaux, actuellement chargé de la direction du Bureau du Régionalisme à la Préfecture régionale de Toulouse, fut l'infatigable animateur de ce Congrès fertile en réalisations immédiates autant qu'en promesses d'avenir.

Huguette GODIN.

٢٩

